

Version numérique (électronique) ISBN : 978-2-9802676-7-3

Pour communiquer avec l'auteur :

Téléphone : 581-981-1706 ~ Courriel : benoit.otis@outlook.com

Benoît Otis



La Bible



du

troisième millénaire



Genre littéraire : ESSAI québécois

Nous sommes présentement soupesés dans une
balance et le sort de l'Homme repose désormais
entre les mains des générations actuelles

« *La Bible du troisième millénaire* » est un recueil de réflexions à saveurs scientifique, sociale, politique et philosophique portant sur des sujets d'actualité qui font souvent controverse dans notre monde moderne. Malgré la densité et la grande profondeur de réflexion de chacun des thèmes, le style le ton et la rigueur de l'argumentation sont très accessibles et peuvent rejoindre des groupes de lecteurs les plus diversifiés.

Il s'agit en fait d'un ouvrage unique de référence, un guide, un mode de vie et une perception avant-gardiste du monde et des choses. Un texte multidisciplinaire de plusieurs thèmes qui ont de la profondeur et du contenu et qui pourrait aussi contribuer à l'enseignement et à la conscientisation pour une évolution de la pensée humaine. De plus, l'ouvrage ne prête le flanc à aucune critique puisqu'il ne véhicule que des évidences.

Au sujet de l'auteur

Né à Rimouski (Québec, Canada) en 1943, Benoît Otis termine ses études aux primaires et devient chauffeur de camion par la suite. Chômeur à temps plein à l'âge de 45 ans, il commence à lire un peu et à suivre quelques cours par correspondance de la Télé-université dans le but de se recycler et aussi pour un éventuel retour sur le marché du travail. Même après avoir obtenu un certificat universitaire de premier cycle en «*Connaissance de l'Homme et du milieu*», il est déjà trop âgé et ses antécédents de travail nuisent à sa réorientation de carrière.

Alors, il se dit avoir mal tourné et être devenu «philosophe de rue» (philosophe de rue dans le sens qu'il n'a aucune formation académique dans cette discipline). Il pratique le discours philosophique pour son plaisir personnel. Même s'il n'est pas philosophe de profession, il lui arrive souvent de jouer au philosophe en public et ça l'amuse. Le fait de n'avoir aucune appartenance aux diverses écoles de pensée, cela fait de lui un libre-penseur, ou disons plutôt un penseur relativement libre.

Autodidacte et adepte de la libre-pensée, il aime réfléchir par lui-même et faire réfléchir les autres. Il adore aussi provoquer les gens pour les faire accoucher de leurs idées ou opinions qui, bien souvent, l'aident soit à modifier soit à renforcer ses convictions personnelles. Selon son idée, nul besoin d'une grande formation pour bien percevoir la réalité des choses : une vision bien ajustée aux réalités de notre époque suffit.

Benoît n'est pas un écrivain de profession et l'écriture est pour lui un exercice assez pénible, car «cent fois sur le métier, il a dû remettre son ouvrage». Ainsi donc, il n'écrit pas pour le plaisir d'écrire mais bien plutôt parce qu'il considère avoir des choses utiles à communiquer.

Avant propos

Ce qui m'a décidé à écrire ce livre, c'est que je me considère comme une personne quelque peu révoltée, pourrait-on dire. Un révolté qui a des comptes à régler avec la vie et avec ses éducateurs de la première heure qui ont cherché à l'endoctriner et à le programmer à leur convenance. Non pas une révolte qui se veut entretenue et perdurable, mais qui tente plutôt à s'amenuiser à travers une écriture libératrice.

La lecture de cet ouvrage demande une certaine ouverture d'esprit puisque les idées qu'il véhicule vont bien au-delà du discours populaire. À travers un souci constant d'honnêteté intellectuelle, mon propos peut vous paraître cinglant à l'occasion car je ne ménage rien ni personne, à commencer par moi-même. Nul doute que l'écriture est pour moi une excellente façon de mieux me connaître et aussi de m'exprimer en tant que véritable libre-penseur.

Mais qu'entend-on ici par libre-penseur? C'est celui dont le discours est libre de toute référence idéologique, religieuse ou ésotérique. C'est aussi celui qui a réussi à déchirer les voiles de l'obscurantisme et qui s'est affranchi de toute école de pensée aliénante, sclérosante et aveuglante. Alors avec une vision plus claire, le libre-penseur peut beaucoup mieux voir les réalités du monde et des choses.

En fait, ce sont les Hommes eux-mêmes qui se compliquent la vie en désirant que la vie soit autre chose que ce qu'elle est réellement de par leurs croyances irrationnelles et leur imagination trop fertile. Cela demande de gros efforts intellectuels pour combler ce vide existentiel. Le libre-penseur, lui, n'a pas de vide à combler puisqu'il vit intégralement et simplement tout ce qui surgit en lui. Il n'a pas besoin de se créer un monde artificiel pour assumer son existence.

C'est le grand physicien Albert Einstein lui-même qui disait : «la réalité du monde et des choses doit être tellement simple que seul un enfant pourrait éventuellement la découvrir». Tout comme l'enfant, le libre-penseur voit la nature du monde et des choses dans leur plus simple expression sans rien y ajouter. Et il s'en porte beaucoup mieux!

Donc, le libre-penseur réfléchit par lui-même à partir de ses expériences personnelles vécues sur le terrain. Il s'exprime à travers ses sentiments, ses connaissances et son vécu. Le penseur libre ne prétend pas véhiculer des idées nouvelles, car tout a déjà été dit, ou presque. Il peut tout au plus présenter de façon plus ou moins originale sa vision du monde et des choses.

INTRODUCTION

Depuis la Grèce antique jusqu'à nos jours, on tente par des raisonnements logiques de trouver des réponses aux grandes questions que se pose l'humanité. Par la pensée rationnelle, on croit avoir découvert la voie royale d'accès pouvant mener à *LA* vérité.

Mais cette vérité qu'on cherche tant, si elle n'est pas illusion, comment se fait-il qu'elle soit si difficile à trouver? Si elle existe et qu'elle fait partie de notre vie de tous les jours, ne devrait-elle pas être aussi visible et palpable que le nez au milieu d'un visage? Ou alors serait-ce par une autre voie ou nouvelle dimension de l'activité mentale que celle-ci pourrait nous être accessible, si toutefois elle pouvait l'être? Et pourquoi pas à travers une *vision relativisée du monde*.

Voir le monde à travers une vision relativisée ne relève pas du mysticisme ni du scepticisme absolu, mais bel et bien d'un outil intellectuel à partir duquel il est possible de concevoir d'une manière rationnelle. C'est-à-dire une structure mentale mieux connectée à son environnement et pouvant servir de support à un système de pensée plus actuel. Cette vision relativisée est alimentée à la fois par des connaissances scientifiques ainsi que par toute perception des sens, autant du domaine du vécu que celui de l'intuition. Une nouvelle alliance donc, entre la science et la philosophie.

Une vision relativisée du monde à travers une conscience cosmique et universelle. Tout est relié : le microcosme et le macrocosme se confondent. Notre attitude et nos concepts philosophiques présents détermineront ce que sera l'avenir. Il est à prévoir que le début du troisième millénaire sera une époque charnière pour le destin de l'humanité. Nous sommes présentement soupesés dans une balance, et le sort de l'Homme repose désormais entre les mains des générations actuelles. La question se pose : que sommes-nous réellement et que voulons-nous devenir.

On a remplacé les idéologies désuètes pour une vision plus réaliste de notre monde moderne. On connaît beaucoup mieux la nature humaine et les instincts primitifs de l'Homme pour sa survie sont redéfinis. On prend conscience maintenant de notre interdépendance et on réfléchit avant de poser des gestes. Les stratégies politiques à l'échelle internationale font l'objet du libre examen et on tente de développer une conscience planétaire qui tienne compte de la condition humaine partout dans le monde.

Notre façon de concevoir l'univers n'est plus la même. Le principe d'absolu n'a plus de prise sur nos perceptions du monde actuel. Les concepts philosophiques traditionnels se transforment en nouveaux systèmes de pensée. Les idéologies et les grandes théories sont en pleine mutation : elles se métamorphosent au gré de nouvelles connaissances scientifiques et d'un savoir philosophique moins abstrait.

Il faut par conséquent s'adapter à une nouvelle vision des choses, une *vision relativisée*. Et c'est justement à travers cette vision relativisée qu'ont été développés les quarante-huit thèmes qui composent l'ensemble de cet ouvrage.

SAGESSE

L'expérience du sage est souvent désignée comme état d'éveil. C'est aussi un état de présence à l'ici maintenant qui est caractérisé par un réel calme intérieur. L'état de sagesse est de plus lié à une grande disponibilité. On n'est pas nécessairement sage en s'imaginant vivre isolé sur une montagne ou dans un monastère. L'expérience de sagesse, ce n'est pas dans une heure, dans dix ans qu'elle est disponible mais dans l'instant où nous sommes. Le sentier le plus propice à la réalisation de l'état de sagesse, c'est toujours l'instant présent où se produit notre vie.

Une autre voie pouvant conduire à la sagesse, c'est l'acceptation. Mais le mot *acceptation* ici n'a rien à voir avec la résignation ou le conformisme. Ce point est bien souvent mal compris et peut-être le plus difficile à réaliser. L'acceptation signifie d'abord être fidèle à ce que nous sommes. Par exemple, si je suis croyant, ou si je suis athée, c'est d'aller au fond de cette expérience. Ne pas aller à contre-courant du flot de vie dans lequel nous baignons. Si j'ai le goût de vivre uniquement dans l'action, au jour le jour, c'est de vivre ainsi. L'important est d'assumer ce que nous sentons le plus important et puis de respecter que, pour quelqu'un d'autre, le plus important puisse être autrement.

Cela demande que nous acceptions de nous transformer, et aussi que nous acceptions d'être un élément de transformation pour notre milieu. Nous devons nous accepter dans tout notre potentiel, nous permettre de *venir au monde* et être des explorateurs et des créateurs. Chacun de nous a son rythme, son processus à suivre. Nous pouvons voir auprès de nous quelqu'un s'épanouir, mais notre solution ne consiste pas à copier qui que ce soit. Nous pouvons utiliser un modèle comme stimulant, mais nous ne pouvons croître qu'en nous tournant vers notre profondeur et qu'en composant avec ce qui surgit. Chaque vie est unique et elle ne peut s'épanouir qu'à travers la sagesse de nos implications.

Et nous ne devons pas oublier que tout ce qui surgit en nous fait partie de l'expérience de l'univers. L'univers vit en nous une expérience, une situation. Nous sommes pour ainsi dire porteurs d'infiniment grand et d'infiniment petit. Mais tous nous participons actuellement à un moment infiniment court dans le temps de l'univers. D'où l'importance de développer cette sagesse nous permettant de vivre pleinement cette existence-ci.

PHILOSOPHIE PERSONNELLE

La philosophie est la clé de toute réflexion humaine permettant de se situer dans l'existence et de trouver un sens à notre vie. De plus, le mot philosophie est synonyme de sagesse. Or, tous les amoureux de la sagesse se doivent de développer une philosophie qui leur est propre. Elle leur permet d'entretenir une attitude positive et un mode de vie bien intégré à leur milieu. Il en va ainsi d'une meilleure qualité de vie.

Une philosophie personnelle ne cesse de se raffiner à mesure qu'on avance en âge. Et si nous nous sentons bien avec celle que nous avons réussi à intégrer dans notre vie de tous les jours, c'est que nous avons trouvé celle qui nous convient le mieux. Le but de la vie n'est-il pas de profiter au maximum de ce merveilleux moment de notre existence qui, d'ailleurs, ne reviendra plus jamais? Ce court voyage sur notre vaisseau spatial nommé Terre, ne vaut-il pas la peine qu'il soit vécu dans la sérénité, la plénitude et l'harmonie?

Bien entendu, une philosophie ajustée à ce que nous sommes ou à ce que nous souhaiterions vivre comme expérience n'arrive pas toute seule dans notre vie, et il n'y a pas non plus de recette miracle pour y accéder. On peut avoir recours à différentes méthodes pour la découvrir, mais c'est à chacun de poursuivre sa recherche à travers ses sentiments, ses connaissances et son vécu.

D'ailleurs il n'existe pas de philosophie statique, de philosophie *prête-à-penser* que l'on peut adopter une fois pour toute. Non car une philosophie personnelle bien intégrée grandit à mesure que l'on avance dans la vie, et sa qualité est à la mesure de l'effort qu'on lui apporte chaque jour. Quand je parle d'effort ici, je ne veux pas dire que cela doit être pénible, je veux simplement souligner les petites attentions constantes de chacune de nos attitudes et des décisions que nous devons prendre dans notre quotidien, et de tenir compte des conséquences de nos faits et gestes.

Malgré les meilleures intentions, il arrive que nous vivions des situations qui sont contraires à nos aspirations. Alors il faut en faire une évaluation et réajuster nos positions face à nous-mêmes pour enfin trouver le filon le plus harmonieux qui pourrait le mieux nous guider. Il est essentiel de toujours être à l'écoute de soi. Ainsi, notre énergie créatrice saura puiser dans le plus profond de notre univers intérieur, des ressources jusqu'alors insoupçonnées, mais qui étaient nôtres depuis toujours.

Toute cette force vive sans cesse renouvelée nous permet une plus grande connaissance de soi, et elle sait nous guider vers une existence de plus en plus équilibrée et harmonieuse. Développer une philosophie personnelle qui fasse corps avec notre unicité, tout en nous

permettant de conjuguer avec tout ce qui surgit, c'est à la portée de tous et de chacun.

PHILOSOPHIE ANALYTIQUE

La philosophie analytique, contrairement à la philosophie personnelle, est une véritable science, c'est la science de la pensée, du raisonnement. En ce sens qu'elle est fondée sur une base purement rationnelle, la raison. Il existe par ailleurs d'autres formes de philosophie qui, elles, font plutôt appel aux émotions, aux croyances irrationnelles. C'est ce qu'on pourrait appeler les philosophies religieuses et/ou contemplatives.

Lors d'une émission télévisée, on demandait à un prof de philo à quoi servait la philosophie. Il a répondu que la philosophie ça ne sert à rien. Je fus très étonné de cette réponse et je me suis demandé pourquoi alors le système d'éducation investissait autant d'argent pour l'enseigner aux étudiants. J'ai même entendu dire par des «mauvaises langues» que la philosophie c'est seulement du pelletage de nuages.

Mais soyons quand même un peu plus charitables envers cette discipline qui, après tout, a toujours fait preuve d'un intérêt soutenu tout au cours de l'évolution de l'humanité. D'abord il y eut une philosophie contemplative, celle de Socrate et de Platon (seules les règles de cohérence interne du raisonnement définissaient ce qui était vrai, bon et beau). On discutait de façon logique, sans expérimentation ni épreuves pratiques pour vérifier la validité des concepts et arguments.

Platon a rejeté tout recours à l'observation et assujetti la pensée philosophique à des valeurs purement esthétiques. L'effet négatif de cette philosophie fait dire que les écrits de Platon ont retardé de près de 2000 ans l'essor des techniques et des sciences dans le monde occidental. Par ailleurs, les effets positifs se traduisent par la définition et le développement d'une véritable logique. Ce furent tout de même les premiers jalons d'une pensée qui se voulait philosophique.

Or, la continuité de cette grande évolution culturelle se devait de puiser ou de faire des liens avec les penseurs de l'époque. Tout au long de cette continuité, et plus précisément au «Siècle des Lumières», nous avons eu droit aussi de la part de certains philosophes à une philosophie plus analytique. Par la suite, se sont développés d'autres systèmes de pensée, eux aussi analytiques, qui furent mieux adaptés à une réalité plus actuelle. Ces systèmes philosophiques de l'époque moderne sont sans doute d'une grande utilité puisqu'ils aident les jeunes esprits à développer une pensée critique et rationnelle.

Dans le but de mieux développer ma pensée et surtout pour bien me faire comprendre, reprenons l'exercice! Socrate et Platon ont vécu vers l'an -450 avant J.-C. Et ces philosophes du temps prônaient surtout une philosophie contemplative et quelque peu moralisatrice, tout comme Moïse et Jésus ont tenté de faire appliquer une morale adaptée aux mœurs et connaissances de leur temps. Mais cette époque est maintenant révolue.

Alors nous qui sommes les artisans du troisième millénaire, nous nous devons éventuellement nous aussi de réformer la pensée philosophique de notre temps. Il en va de notre

devoir et responsabilité de repenser le monde dans lequel nous évoluons. Sans pour autant dénigrer ou faire table rase des réajustements politiques, sociaux et individuels de nos ancêtres et grands penseurs de l'époque moderne et post-moderne, il est impératif pour nous de bien s'ajuster à notre ère évolutive. Nul doute que cette contribution contemporaine déterminera ce que sera l'avenir.

Nous sommes présentement soupesés dans une balance, et le sort de l'Homme repose désormais entre les mains des générations actuelles. Notre façon de concevoir l'univers n'est plus la même. Le principe d'absolu n'a plus de prise sur notre vision relativisée du monde. Les concepts philosophiques traditionnels se transforment en nouveaux systèmes de pensée. Les idéologies et les grandes théories cosmogoniques sont en pleine mutation : elles se métamorphosent au gré de nouvelles connaissances scientifiques et d'un savoir philosophique moins abstrait.

Je respecte les tenants d'une philosophie contemplative, mais j'encourage surtout une philosophie analytique basée sur les connaissances scientifiques de pointe ainsi que toutes perceptions sensorielles. C'est-à-dire autant du domaine de l'expérience concrète que de l'intuition. Donc, une nouvelle alliance entre la science et la philosophie. En fait, c'est un peu le «procès» de l'enseignement de la philosophie qu'on est en train de faire ici. Alors la question qui se pose : ne pourrait-on pas démocratiser la philosophie, la rendre plus accessible au grand public?

On retrouve habituellement l'enseignement de la philosophie en milieu académique, dans les collèges et universités. Mais l'homme de la rue peut-il prétendre pouvoir philosopher sans nécessairement passer par toutes les écoles de pensée traditionnelles? La philosophie est-elle à la portée de tous et de chacun qui s'y intéresse sérieusement? À ces questions je répondrai : mais pourquoi pas?

L'HOMME ÉVOLUÉ

De nos jours, il n'est pas rare d'entendre parler de croissance personnelle, de niveaux de conscience, de supramental ou tout autre qualificatif pour parler d'une conscience évolutive. On retrouve ce langage surtout en milieu ésotérique, au sein de nombreuses écoles de pensée à partir desquelles les adeptes partagent une seule et même doctrine, celle enseignée par leur gourou, leur Maître spirituel. Alors on parle ici d'une conscience collective, d'un esprit de groupe ou d'une mentalité de suiveurs.

En fait, il n'existe pas réellement de soi-disant Maîtres à penser qui soient extérieurs à nous-mêmes. L'image qu'on pourrait se faire d'un maître serait celle de celui qui passe et qui n'impose rien à personne. Il a de plus cette faculté de l'oubli de soi car il possède une sagesse qui lui indique le moment où il doit s'effacer pour que l'autre puisse se réaliser pleinement. Le maître donc, c'est celui qui passe et qui laisse derrière lui un sillon. Un sillon dans lequel nous pouvons déposer notre propre semence, c'est-à-dire les éléments créateurs de notre conscience. Et c'est à nous par la suite de veiller à ce que les fruits de cette semence évoluent jusqu'à maturité. Le véritable *Maître*, c'est vous!

L'évolution réelle de la pensée ou de la conscience n'est pas un phénomène collectif, elle est le propre de chaque individu. La pensée évolutive est libre de toute institution académique, de toute école de pensée collective. C'est pourquoi la personne évoluée n'adhère à aucun des groupes spirituels qui prônent une doctrine ou prétendent connaître la vérité absolue. Au contraire, elle sait qu'il n'existe pas de science infuse et que tout savoir est relatif. Par ailleurs, la personne en cours d'évolution doit cependant puiser ses propres convictions personnelles ou certains aspects de la réalité à l'intérieur d'elle-même par intuition. C'est-à-dire qu'elle en reçoit la «révélation» à partir de ses sentiments, ses connaissances et son vécu.

En communication avec ses semblables, la personne évoluée réussit toujours à s'ajuster au niveau intellectuel de son interlocuteur. Mais elle ne va pas dépenser son énergie avec des argumentations inutiles; elle entretient surtout une communication rigoureuse qui tend vers une plus grande ouverture d'esprit. De plus, elle n'essaie jamais d'abaisser l'autre; elle va plutôt chercher à cerner le niveau de pensée de celui ou celle avec qui elle communique. Elle va aussi vérifier la capacité d'assimilation des données chez l'autre et, si celui-ci démontre un esprit ouvert, elle va l'enrichir par de nouvelles approches, tout en le laissant libre de ses interprétations.

Tout comme on ne peut faire d'omelette sans devoir casser des oeufs, on ne peut conscientiser sans devoir brasser ou éveiller les consciences. L'évolution de la pensée profonde et rationnelle est l'apanage des forts. Car après avoir baigné dans le confort de ses illusions une grande partie de sa vie, il est tout à fait normal pour un esprit faible que le réveil soit brutal lorsqu'il ouvre l'oeil sur la réalité des choses.

La pensée rationnelle est une voie difficile, et une métamorphose radicale est nécessaire à son évolution. Une métamorphose radicale parce que l'évolution de la pensée humaine ne peut se faire sans brisure, sans cassure. En effet, pour que cet état de conscience survienne, l'homme ou la femme en voie d'évolution doit nécessairement rompre les chaînes de ses croyances irrationnelles et assumer à vif la dure réalité de l'existence. Mais pour plusieurs, abandonner leurs illusions pour faire face au réel est une expérience quasi insupportable. Cette métamorphose de la pensée risque de provoquer un déséquilibre psychologique profond. Alors, esprits fragiles, prière de vous en abstenir.

Contrairement à la croyance populaire, l'évolution de la pensée humaine ne se retrouve pas dans la complexité des phénomènes ni ne transpire à travers une doctrine teintée de religiosité ou de spiritualité. Tous les tenants du supramental, du discours ésotérique ou tout autre prétention de l'ère du verseau et de sciences occultes ne peuvent réellement évoluer puisqu'ils n'ont même pas réussi à casser les chaînes de leurs croyances traditionnelles.

Pour évoluer, une pensée se doit au départ d'être libre, de s'être affranchie de toute croyance idéologique rédigée en absolu, en dogme. Pour accéder à une vision claire du monde dans lequel nous évoluons, il faut enlever les voiles qui obstruent cette vision. Et ces voiles ce sont justement ces croyances irrationnelles qui nous ont été inculquées depuis notre très jeune âge. Même si on en change le vocabulaire, une doctrine demeurera toujours et à jamais une sclérose de la pensée. Comment une pensée peut-elle évoluer si elle est coulée dans un creuset?

En général les gens préfèrent la sécurité de leurs illusions et sont pris de vertige lorsqu'on tente d'apporter quelques points de réflexion sur un thème particulier. Ils ont surtout une peur bleue de se remettre en question et le confort des idées préconçues les empêche d'arracher leurs oeillères, de briser les chaînes qui les rendent prisonniers de leurs croyances. On préfère tourner en rond dans sa doctrine, à la manière des poissons rouges dans leur bocal.

Une conscience en évolution ne peut connaître cette sclérose de la pensée, pas plus qu'elle ne peut revenir en arrière. C'est aussi la voie la plus difficile à emprunter comme je l'ai déjà dit, car malgré les incomparables *délices intellectuelles* que procure un esprit évolué, la solitude qu'il engendre ne pourra jamais lui être dissociée. Tout au long de son cheminement évolutif, un être d'évolution est pratiquement condamné à ne communiquer qu'avec lui-même, car c'est le prix à payer pour une pensée libre et autonome.

La personne évoluée qui développe ses connaissances et qui accède à un savoir «purement» rationnel se retrouve parfois extrêmement seule. Lorsqu'elle sent la nécessité d'entretenir des propos quelque peu significatifs, son entourage la ramène bien souvent à ne parler que de la pluie et du beau temps. On tourne radicalement le dos à celui ou celle qui voudrait tenir un discours de *haute voltige*, à savoir le discours philosophique analytique. Donc, avec la plupart des gens de son milieu, il ou elle aura toujours le loisir de spéculer sur le temps qu'il fera demain.

Vous vous rappelez sans doute cette belle chanson du *«petit homme qui savait parler aux autres hommes ~ et lorsqu'il voyait un mur trop haut, il fonçait dessus comme un taureau, et le mur dégringolait»*. Alors tout comme ce petit homme, n'ayons pas peur d'aller plus loin plus haut. N'ayons pas peur de prendre conscience des vraies choses et de nous assumer à travers elles avec sérénité.

L'évolution de la pensée humaine ne peut se faire qu'à partir d'une vision claire et bien ajustée à nos perceptions actuelles du monde et des choses. Les époques changent, les phénomènes évoluent, et la pensée humaine doit aussi pouvoir suivre ce grand mouvement universel.

VÉRITÉ

Nous qui sommes les descendants d'une lignée humaine qui est encore et toujours victime du mensonge depuis des millénaires, avons-nous le droit de continuer à mentir sciemment aux jeunes esprits? Si, par souci d'honnêteté intellectuelle, nous désirons fortement transmettre aux générations futures la moindre authenticité, c'est-à-dire une certaine vérité qui soit en résonance avec ce monde dans lequel nous évoluons, à travers quelle sagesse pouvons-nous y parvenir? Mais au fait, où peut-on la trouver cette vérité?

La vérité, elle est partout sauf dans ce que nous pensons être *LA* vérité. Il existe par ailleurs certaines réalités qui nous sont propres et qui s'expriment à travers nous selon nos sentiments, nos connaissances et notre vécu. Les vérités tout comme les réalités se manifestent uniquement

au sein du grand mouvement universel de la matière, mais non au niveau des concepts humains. Toutefois, on peut obtenir consensus sur certains éléments relatifs à la vie quotidienne, par exemple les outils de mesure, les normes sociales et tout autre utilité qui contribuent à la survie de l'espèce. Mais au niveau des grandes questions existentielles qui font appel à une fine conceptualisation, alors le principe de relativité est applicable avec rigueur.

Les concepts ou représentations mentales de vérité sont, par nécessité, issus de la conscience humaine afin de donner un sens à la vie. Ce que nous croyons être vrai nous sert de point d'appui ou d'outils intellectuels pouvant nous aider à structurer notre pensée. Qu'elles soient en résonance ou pas avec la réalité, ces structures mentales sont essentielles à la conceptualisation, car cette dernière a pour fonction d'aider l'humain à assumer son existence.

La *vérité absolue* tout comme la *réalité* sont inaccessibles par les sens, simplement parce qu'elles sont sans cesse en mouvement, en transformation ou en évolution : on ne peut par conséquent mettre le doigt dessus. À l'instant où je prononce le mot *présent*, voilà que cette parole n'est déjà plus que du passé. En astrophysique comme en microphysique par exemple, le principe d'incertitude est probablement une des plus grandes découvertes de la science moderne. C'est, en tout cas, un premier signe d'humilité.

Un peu comme l'espace et le temps sont des outils de mesure inventés par l'Homme pour mieux se situer dans l'environnement physique dans lequel il évolue, la réalité est aussi une notion abstraite imaginée par l'Homme dans le but de mieux comprendre ce même environnement. Or, la seule réalité qui puisse vraiment exister, c'est le mouvement, le brassage aléatoire des particules élémentaires, et ce, même à travers les petits îlots de matière organisée, c'est-à-dire le monde du vivant. On pourrait alors avancer l'hypothèse que la Réalité et la Vérité sont partout et nulle part à la fois ! Et, au niveau des sens, personne ne peut vraiment les localiser ni les décrire.

Les représentations mentales que nous avons de la vérité sont en fait des plus relatives, car ce qui peut paraître vrai pour un individu n'est pas nécessairement vrai pour un autre. On ne le répètera jamais assez : chacun s'exprime d'après ses sentiments, ses connaissances et son vécu. C'est pourquoi il faut user de prudence et de discernement lorsque nous entendons ou lisons la pensée d'un quelconque auteur. Par conséquent, il ne faudrait pas croire ce que je dis : «*Dites ce que je pense, mais ne pensez pas d'emblée ce que je dis*». En effet, mieux vaut analyser et expérimenter vous-mêmes, soumettre mon discours à des tiers, car tout ce qui est énoncé dans ces pages tient d'une simple interprétation personnelle, la mienne.

Dans les faits, toute recherche d'une vérité absolue pourrait être considérée comme vaine, sauf peut-être dans le but d'en arriver à la fine pointe d'une *certaine* réalité. Par ailleurs, nous pouvons retirer beaucoup de plaisir et d'enrichissement culturel à entendre les gens s'exprimer à travers leur expérience de vie.

IDÉOLOGIES : source de violence

L'Histoire nous a révélé que la principale source de violence dans le monde, c'est le

fanatisme idéologique : qu'il soit religieux, politique ou social. Cette violence latente, imputable à toutes ces idéologies se manifeste tôt ou tard par de nombreuses querelles intestines entre les individus ou encore par des guerres entre nations. Et pour essayer de contrer ce fléau, on a dû inventer une autre idéologie qui se traduit par un idéal de paix, d'où la naissance de multiples manifestations pour la paix que nous avons connues depuis les dernières décennies.

Mais Guerre et Paix sont deux termes tellement dichotomiques qu'ils finissent par se rejoindre (les contraires s'attirent). Ainsi, pour certains auteurs il y aurait des guerres inutiles, évitables bien souvent; alors qu'en d'autres moments, une guerre pourrait être jugée utile pour le maintien de la paix et de la liberté. Il est vrai que d'un point de vue purement rationnel, on peut faire un bilan positif des guerres passées et savourer pleinement les privilèges d'accès à certaines libertés, et même sur les plans économique et géographique, à une stabilisation géopolitique. Je suis en partie d'accord sur ce dernier point, mais à partir de quelle autorité proviendra la justification d'une telle guerre utile, si ce n'est encore une fois d'une autre forme d'idéologie dite de préservation de tel ou tel groupe culturel au détriment d'un ou plusieurs autres.

En général ce sont ces mêmes gens qui, s'affichant constamment en faveur de la paix, provoquent subtilement les mésententes et les conflits. Pourquoi? Simplement parce que toute personne porteuse de fanatisme idéologique est susceptible de déclencher un jour ou l'autre de graves confrontations avec d'autres individus véhiculant des doctrines opposées. On n'a qu'à observer les sanglantes guerres de religion qui ont cours présentement dans le monde pour s'en rendre compte. Les mouvements pour la paix portent en eux ce même type d'idéologie, au même titre que ceux qui prônent une idéologie écologiste par exemple. Les adeptes de ces deux idéologies se retrouvent très souvent face à des rapports de force qui les poussent à imposer leur doctrine par la violence. Des fleuves de sang ont déjà coulés et coulent encore au nom d'un Dieu : *idéologie de la Terre promise*; au nom de la Patrie : *nationalisme*; au nom de la Paix ou de la Liberté : *idéalisme*; et bientôt peut-être au nom de l'Écologie.

Tout comme les mouvements pour la paix, les groupes écologistes se doivent bien souvent de violer les lois civiles et de troubler la paix sociale afin de mieux faire connaître leur Cause. À preuve, combien de gens du groupe Greenspace ont été «traînés» en justice et même emprisonnés pour leurs méfaits? On pourrait aller jusqu'à dire que toute manifestation a quelque chose de violent en soi. Par exemple les individus qui font la grève de la faim pour obtenir une faveur, ou encore pour gagner une cause, font eux aussi preuve de violence. Ils prennent en otage la population et font du chantage auprès des autorités d'un pays ou d'un groupe social pour faire triompher leur Cause. Et tous savent très bien que la prise d'otages et le chantage relèvent d'une forme de violence.

Au départ la tentative de suicide à partir d'un geste tel la grève de la faim est une violence déguisée. Et si par surcroît elle sert au chantage ou à obliger par la force de cette menace des gens en autorité à prendre des décisions inadéquates ou contraires au bien commun, alors il y a double violence. Quelle différence y a-t-il entre le soldat volontaire mort au combat et le gréviste de la faim mort pour sa cause? Aucune! Les deux croyaient fermement en leur propre idéologie et usèrent de violence pour atteindre leur but. Une manifestation pour la paix par des milliers de personnes dans les rues d'une ville, c'est de la violence collective. Toute manif publique, quelle qu'elle soit, est violence. Qu'elle soit faite par des *pro-vie* ou par des *pro-choix* pour ce qui

concerne l'avortement par exemple, c'est la même chose. Toute Cause ou toute Idéologie est porteuse de violence, implicitement ou explicitement.

La sagesse de l'humanité serait-elle alors d'essayer de se débarrasser de tout fanatisme idéologique à travers le monde, sans pour autant recourir à d'autres formes de violence? La question reste posée. Mais sans entretenir une attitude idéaliste, peut-être qu'une bonne éducation de base ainsi qu'une prise de conscience collective suffirait. Ce faisant, il serait sans doute beaucoup plus facile de centrer nos énergies sur le respect des différences et la reconnaissance des besoins de chacun. À partir donc d'une approche purement rationnelle, d'un travail intellectuel à la fois personnel et collectif axé sur le respect de soi et des autres, il ne serait peut-être pas utopique de penser qu'un jour le monde puisse enfin casser ses chaînes idéologiques qui l'empêchent d'évoluer depuis des millénaires.

COMMUNICATION

Parmi tous les animaux de la planète, l'Homme est le seul capable de communiquer à l'aide du langage. Les humains peuvent aussi se faire comprendre par des signes, des symboles, etc. La communication verbale et écrite demeure encore et toujours le plus beau fleuron de l'évolution humaine à travers les âges. Cette faculté intellectuelle du langage s'avère être l'outil le plus efficace pour échanger les idées et soutenir les relations interpersonnelles.

Toutefois, l'art d'entrer en communication avec une ou plusieurs personnes n'est possible que par l'application du principe de tolérance de part et d'autre. Car nul ne peut prétendre posséder la vérité absolue, et chacun doit se réserver pour lui-même une certaine marge d'incertitude afin d'éviter le dogmatisme. S'il fallait analyser à fond chacune de nos idées avant de les communiquer, il y aurait blocage systématique et nous serions dans l'incapacité de nous exprimer.

Pourquoi? Tout simplement parce que nous découvririons par le libre examen ou par l'autocritique que le contenu de nos pensées est constamment truffé d'erreurs et de contradictions par rapport à la réalité. Par exemple si j'avais analysé chacune des phrases de ce texte pour en arriver à de pures certitudes, il m'aurait été impossible de les exprimer par l'écriture. On peut jouer indéfiniment avec les mots sans pour autant trouver le sens exact du propos ou du discours. C'est pourquoi il est nécessaire d'avoir recours à une grande tolérance les uns envers les autres si l'on souhaite vraiment soutenir une communication avec nos semblables.

Nous éprouvons tous le besoin de nous épanouir harmonieusement en société. Et la communication verbale ou écrite est alors une excellente soupape pour contrôler notre équilibre émotionnel et affectif. L'Homme est aussi un être de créativité et les échanges avec les autres sont une bonne façon de se réaliser. Lorsque nous nous retrouvons en groupe par exemple, il se déverse des flots de paroles qui, bien souvent, se volatilisent sans que personne en ait vraiment compris le sens ni la portée. Mais tout cela n'est pas très important car l'essentiel c'est que tous puissent s'exprimer avec joie et sérénité.

D'ailleurs, il n'y a jamais rien de vraiment important dans la vie. Tout ce qui prime durant

l'existence, c'est l'utilité de nos actions et implications tout simplement. Donc, après la partie, on retourne chacun chez soi apaisé et détendu. Voilà pourquoi lors de réunions amicales et sans prétention, il est bienvenu de ne pas trop argumenter inutilement sur les propos de quelqu'un qui prend un plaisir fou à nous faire connaître ses exploits et aventures, même s'ils sont un peu exagérés. Nous savons tous par expérience que parfois les excursions de pêche ne sont pas toujours autant réussies qu'on voudrait bien nous laisser croire.

OPINIONS

Lors de la diffusion de nos idées ou de nos opinions personnelles, mieux vaut risquer de dire des choses insolentes et être la risée de tous, plutôt que de trahir ses convictions dans le but de recevoir l'approbation d'autrui. Le conformisme, on le sait, a rarement été un agent efficace d'amélioration. Ce sont au contraire les marginaux qui font évoluer le monde. Marginaux ici ne veut pas dire rebelles ou révoltés, mais plutôt des gens ordinaires qui cherchent des solutions nouvelles à des problèmes se rapportant à la condition humaine.

Nous savons tous que le langage est le propre de l'Homme. Et c'est à partir de ce mode de communication qu'il nous est possible d'échanger des idées. Alors, nous développons un vocabulaire qui puisse traduire le plus fidèlement possible ce que nous pensons. Ce faisant, libre à chacun par la suite d'interpréter nos discours à travers les données qui structurent son propre système de pensée. Chacun est unique. Si nous sommes huit milliards d'individus sur la planète, il y a par conséquent huit milliards de vérités différentes. Donc, aucune d'entre elles ne peut être qualifiée comme étant «Vérité universelle».

C'est que le vocabulaire que l'on emploie n'est pas toujours pertinent. Par exemple pour décrire l'activité cérébrale ou l'intellect, on parle de la voix intérieure, de la voix de la conscience. Et pour mieux exprimer une pensée remplie de compassion et de bienveillance, on parle bien souvent de la voix du coeur, alors qu'on sait très bien que le coeur n'est qu'une pompe qui a pour fonction de distribuer le sang dans l'organisme. Le coeur n'a aucune relation directe avec le système de pensée, pas plus qu'il en a au niveau des comportements rationnels ou irrationnels.

Le cerveau est un organe qui enregistre les données dès le plus jeune âge. Tout ce que les sens peuvent capter : les images du milieu environnant, les odeurs et les sons (langage). À partir de ces données, notre intellect fait des associations d'images et de mots, tout comme on construit un casse-tête qui pourrait servir à une représentation quelconque. C'est ce qu'on pourrait appeler la conceptualisation. Des concepts qui émergent de notre bagage culturel. C'est-à-dire qu'ils nous sont «révélés» à travers les connaissances acquises et les expériences de vie.

Par ailleurs, nous avons souvent l'impression que nos opinions personnelles sont innées ou qu'elles sont notre propriété tout entière. Si nous y réfléchissons bien, nous nous rendons compte qu'en réalité les opinions que nous croyons être les fruits de notre intellect ne nous appartiennent pas entièrement, mais qu'elles sont plutôt l'émergence des acquis transformés et rassemblés en synthèses plus ou moins originales.

Ces acquis, que l'on pourrait qualifier de données transmises depuis des millénaires par nos ancêtres, sont assimilés de diverses façons. Dès notre naissance, nous recevons ces données par l'apprentissage du langage, la perception des phénomènes qui se manifestent dans l'environnement, l'éducation de nos tuteurs, sans oublier par la suite l'influence de tous les apports culturels, politiques et sociaux qui façonnent notre façon de penser. Par conséquent, la faible quantité d'originalité que nous pouvons exprimer à travers nos pulsions créatrices n'est que le fruit de nos propres expériences vécues.

C'est ce qui m'amène à penser que, pour être vraiment capable de produire des idées nouvelles ou originales, il nous faut avoir vécu assez longtemps et avoir traversé de multiples expériences dans la vie. Donc, à partir de toutes les données d'information acquises depuis l'enfance, puis fusionnées avec cette sagesse personnelle accumulée au cours de nombreuses années, nous pouvons alors prétendre participer à la création de nouvelles hypothèses, bien que ces dernières continuent d'être imprégnées de la pensée de milliards d'autres humains qui ont eu la possibilité de réfléchir avant nous.

Il en sera ainsi de toutes les générations futures qui, elles aussi, devront former d'autres maillons dans la transmission des données d'information, afin de ne pas rompre cette belle chaîne d'évolution humaine transmise par héritage d'un siècle à l'autre. Pour ce faire, il ne faut surtout pas avoir peur de publier ses opinions et d'assumer par le fait même la responsabilité de ses convictions personnelles.

POUVOIR

Consciemment ou pas, l'individu est sans cesse à la recherche de pouvoirs plus ou moins identifiés. Dans une société en développement, le pouvoir est bien souvent perçu comme le pilier d'une réussite personnelle et sociale, alors qu'en réalité il n'est qu'une simple illusion. Et c'est justement lorsque nous croyons que tout nous est acquis qu'il est dangereux de tomber en bas de son cheval doré. Dès le moment où un individu croit avoir le monde à ses pieds, c'est à cet instant qu'il devrait s'armer de prudence et de sagesse.

Que l'on soit chef d'entreprise, dirigeant politique ou simple fonctionnaire, on a l'impression d'avoir un grand pouvoir qui semble stable et durable. Combien de temps durera cette illusion? La nature humaine est ainsi faite que toute personne en général désire avoir du pouvoir sur les autres, ne serait-ce que pour entretenir l'idée que pour réussir, il faut manipuler, contrôler ou dominer. Mais ce pouvoir tant souhaité est-il vraiment garant d'une stabilité socio-économique, qu'elle soit du domaine privé ou public?

De nos jours, avec l'instabilité économique et les changements sociaux évidents, le facteur de la libre concurrence sur le marché régional, national et international n'est pas des plus sécurisant. Car il faut être prévenants et avertis pour maintenir à flots une entreprise sans qu'elle soit trop exposée aux intempéries mondiales. Nulle prospérité ne peut résister aux fluctuations négatives d'un marché à l'échelle planétaire si, a priori, l'on use d'un pouvoir affranchi de toute sagesse. En effet, le véritable pouvoir ne peut venir de l'extérieur. On ne le retrouve pas non plus au sein d'une institution politique ou autre, mais bien plutôt à partir d'une philosophie intérieure.

Le pouvoir, le vrai, ne peut se manifester qu'à l'intérieur de soi. C'est un pouvoir brut au départ, un pouvoir naturel, non artificiel. Il est généré à partir d'une puissance créatrice existentielle et peut être raffiné dans la mesure où cette puissance est libre de toute manipulation corruptrice. Ce pouvoir authentique n'est pas visible mais il peut déployer des forces pouvant avoir un impact considérable, autant sur le plan individuel, que collectif.

RÉUSSIR SA VIE OU RÉUSSIR DANS LA VIE ?

On désire presque tous réussir dans la vie et avoir une grande influence auprès des gens de notre milieu et d'ailleurs. Il est vrai que l'on peut en retirer de grands avantages et beaucoup de satisfaction personnelle. Mais quel prix sommes-nous prêts à payer pour obtenir cette réussite tant convoitée? Ou encore quelle partie de nous-mêmes serions-nous disposés à sacrifier pour l'acquérir?

Bien des gens pensent que la réussite dans la vie n'a d'importance qu'à un seul niveau : par exemple une situation respectable, une épouse ou un époux-modèle, de beaux enfants intelligents, des propriétés enviables, des voitures de luxe, un chalet à la campagne, etc. S'il vous arrivait de rencontrer des personnes qui sont rendues à l'automne de leur vie et qui semblent avoir très bien réussi durant leur existence, demandez-leur par simple curiosité si elles ont autant réussi leur vie.

Nous savons que certaines personnes réussissent mieux que d'autres dans la vie. La question légitime qui se pose est donc la suivante : vaut-il mieux réussir *dans* la vie que de réussir *sa* vie? L'une n'exclut pas l'autre bien sûr, car les deux peuvent très bien coexister chez un individu ou dans un groupe. On peut facilement s'entendre aussi sur le fait que ces réalisations sont souhaitables pour tous et chacun. Mais dans la vraie vie, ça ne se passe pas toujours de cette façon, car il existe des iniquités, tant sur le plan individuel que social entre les individus.

On dit souvent à tort que la vie est un combat. Combattre signifie être en dualité avec quelqu'un ou quelque chose, ce qui aurait pour effet de bloquer systématiquement la canalisation positive des énergies créatrices. La vie n'est pas une lutte perpétuelle, mais bien plutôt une composition réactionnelle. Le monde du vivant est composé de plusieurs éléments naturels et culturels qui disposent le vivant à devenir un véritable compositeur, créateur de sa propre existence. Pour ce faire, il se doit d'apprendre à composer avec les éléments de son milieu de vie s'il désire se réaliser pleinement.

Par exemple la jalousie ou encore l'envie font partie de la nature humaine. Alors comment peut-on gérer sainement cette réalité afin d'éviter qu'elle nous ronge de l'intérieur? Une façon simple d'y arriver serait peut-être la suivante : si nous rencontrons une personne qui semble jouir d'une situation sociale enviable, plutôt que de lui prêter envie ou mépris, serrons-lui la main en la félicitant pour sa belle réussite. En posant ce geste, nul doute que nous faisons preuve d'une richesse beaucoup plus grande encore, mais il s'agit alors d'une richesse intérieure venant d'une grande «âme» comme disent d'aucuns. La générosité du cœur ne se calcule pas nécessairement en terme de billets de banque.

Inversement, le geste serait aussi louable venant d'un bien nanti envers son semblable qui vit une situation moins enviable socialement. On pourrait alors serrer la main des gens plus modestes en les félicitant d'être ce qu'ils sont, c'est-à-dire des personnes uniques, importantes et utiles pour la communauté humaine (quoi qu'en pensent les «mal-pensants» de notre société). Ce faisant, on aurait fait preuve d'une grande générosité intérieure en reconnaissant l'autre comme étant quelqu'un qui, manifestement, puisse être en cheminement d'une réussite de sa vie personnelle et sociale.

LIBERTÉ

C'est par le respect des lois naturelles et sociales qu'il nous est possible d'avoir accès à une certaine forme de liberté. Plus on obéit aux lois qui nous permettent de nous réaliser, plus grande est cette liberté. La discipline personnelle est aussi porteuse de liberté. Car un individu qui n'a pas de discipline dans sa vie est toujours en retard dans ses activités et ne peut par conséquent s'accorder de temps libre. C'est-à-dire quelques petits moments de répit qu'il pourrait employer à son rythme, ce qui est un aspect non négligeable de la liberté.

Évidemment, le concept de liberté est relatif. Pour d'aucuns la liberté est reliée à l'argent et à la possibilité de faire tout ce dont ils ont envie, alors que pour d'autres ce serait de n'avoir aucun engagement ni responsabilité. Il y en a même qui désirent vivre seuls sur une île déserte et simplement se nourrir de chasse et de pêche. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui m'a dit avoir trouvé la liberté. Comme si la liberté pouvait se trouver quelque part! J'ai bien l'impression que la liberté, si elle existait vraiment, c'est sans doute par d'autres moyens que nous pourrions y accéder.

Dès la sortie du lit le matin, nous avons des tâches à faire : par exemple se laver, s'habiller, se nourrir et puis vaquer à nos activités. Il en est ainsi chaque jour et il nous serait difficile d'ignorer ces contraintes sans que surviennent certains petits problèmes de santé. La maladie, on le sait, immobilise partiellement et brime la liberté d'action. Il est même nécessaire de faire des exercices physiques afin de conserver l'équilibre de notre organisme, surtout si nous avons un travail plutôt sédentaire.

Dans la nature tout comme dans l'ensemble de l'univers, il existe des forces positives et négatives. Elles sont régies par des lois et des dualités que nous ne pouvons pas nier et auxquelles nous ne saurions échapper. Comme nous sommes aussi faits de cette nature, nous devons apprendre à composer avec ces forces et ces dualités qui sont l'essence même de la vie. Par exemple le nouveau-né qui arrive ne doit-il pas faire un effort pour prendre son souffle, s'il veut lui aussi entrer dans le jeu de la vie?

Tous ces phénomènes sont pourtant bien naturels et aussi très merveilleux, malgré les combats quotidiens que nous devons engager afin de participer à cette belle aventure qu'est la vie elle-même. Alors! où est la liberté dans tout ça, si ce n'est dans l'acceptation et le respect de toutes ces lois naturelles qui font de nous des êtres libres, si nous savons les comprendre, les assumer et s'en faire des alliées. En tant qu'espèce intelligente, nous avons même la liberté de

modifier quelque peu la nature des choses afin qu'elle puisse mieux répondre à nos besoins, d'où cet engouement pour le progrès et le développement des techniques.

Alors ne voit-on pas là une certaine liberté du fait que nous pouvons jouir de tous ces privilèges qui sont à notre disposition? N'est-ce pas aussi à partir d'un esprit de reconnaissance qu'il nous est possible d'entretenir un tel respect pour toutes ces lois naturelles qui font de nous des êtres relativement libres, par l'intelligence qu'elles nous ont permis de développer et qui nous donne la possibilité de nous assumer à travers cette relative liberté? Si je parle de liberté relative ici, c'est qu'il ne faut pas non plus négliger les déterminismes biologiques, psychologiques et sociaux qui influencent sensiblement nos comportements individuels et collectifs.

En effet, notre liberté n'est pas totale car nous ne pouvons prétendre qu'il existe une notion absolue de libre arbitre en tout temps et en tous lieux. La vie de l'Homme en société ne fut possible qu'à la condition de pouvoir assouvir ses besoins naturels et culturels. Pour se faire, il lui a donc fallu au cours de son évolution recourir à des dépendances physiques et psychologiques. C'est-à-dire, pour que l'individu se réalise pleinement, il avait avantage à développer des habitudes de vie qui soient biologiquement et socialement positives. Par exemple un bon régime alimentaire, études, travail, exercices physiques, loisirs, etc. Tous ces modes de vie font aussi preuve de respect des lois naturelles, celles-là mêmes qui nous permettent de nous épanouir individuellement et socialement.

Mais dans la vie concrète de tous les jours, disposons-nous d'un degré fort acceptable de liberté? Il va sans dire qu'une conception de l'action humaine qui ferait constamment appel à certains déterminismes psychologiques, telle la notion de destin ou de fatalité par exemple, aurait pour effet de réduire considérablement l'importance qu'on accorde à la liberté de choix dans notre vie. Il est donc impératif de se percevoir comme des individus relativement libres. Alors même si l'humain n'a pas accès à une liberté absolue, il est extrêmement utile pour son efficacité et sa réussite dans toutes ses entreprises qu'il se perçoive libre et autonome.

Plus encore, toute personne qui tend à développer une plus grande autonomie se doit d'entretenir des illusions positives sur elle-même et son milieu social. Dans une société comme la nôtre (capitaliste et individualiste), où l'on favorise surtout la liberté individuelle, le citoyen a sans doute besoin de se sentir libre s'il veut participer efficacement au développement culturel de sa communauté. Il serait alors tout à fait pertinent d'en conclure que l'humain, de par sa condition spécifique, se doit d'effectuer des choix entraînant des habitudes de vie qui n'entravent en rien le développement harmonieux de l'individu. Être libre donc, ce serait de pouvoir choisir nos dépendances et nos contraintes.

D'autres parts, on s'interroge à savoir de quelle véritable liberté jouit l'individu, compte tenu de ses dépendances et surtout de toutes les contraintes biologiques, psychologiques et sociales qui pèsent sur le genre humain? Il lui reste tout puisque liberté et contraintes sont intimement liées. C'est-à-dire qu'il ne peut y avoir de liberté sans contraintes car ce sont justement ces dernières qui rendent possible toute forme de liberté. En fait, cette liberté tant recherchée dépend de facteurs innombrables qui la contraignent. Et ce sont ces mêmes facteurs qui lui fournissent de la matière à générer et à soutenir cette liberté. Les contraintes offrent aux individus une prise sur la liberté. Car sans les contraintes, la liberté n'aurait aucune signification

pour nous puisque nous n'aurions pas d'emprise sur elle.

Je m'explique! En société l'individu jouit en principe d'une grande liberté de choix et d'actions, mais cette liberté peut le placer face à de multiples contraintes dont il est le seul à pouvoir les défier ou pas. Nous avons donc le choix de nos actions qui sont, soit porteuses de contraintes, soit de libertés, mais nous devons inévitablement en assumer les conséquences. Nous savons que le travail est pour plusieurs une contrainte qui permet l'accès à de nombreuses libertés. Par contre, ces libertés obtenues grâce à une certaine rémunération peuvent engendrer ainsi des contraintes qui, à leur tour, deviennent porteuses de libertés. Un travail régulier peut donner accès à différents systèmes de crédit : *pouvoir d'achat ou liberté de consommation*. Dans un deuxième temps, on reçoit les factures à payer : *privations ou contraintes*. On n'a plus de comptes en souffrance? Libre à nouveau de contracter d'autres dettes, et ainsi de suite. Il s'agit donc d'une liberté à partir de laquelle il est possible de faire des choix en fonction de son expérience et ainsi d'en assumer la responsabilité.

Il en va un peu de même de nos contraintes biologiques. L'humain ne peut voler comme un oiseau même s'il le désire fortement : *contrainte*, mais cette contrainte devient un sentiment de *~liberté~* lorsqu'il s'envole en avion. D'autres parts, escalader une montagne est une liberté de choix qui rencontre son lot d'obstacles contraignants tout au long de la montée, procurant tout de même une merveilleuse sensation de liberté une fois rendu au sommet.

Bref, la liberté est une notion abstraite qui aurait tendance à se concrétiser partiellement à travers le choix de nos contraintes. Elle nous apparaît donc comme un concept spécifiquement humain qui a pour fonction de donner un sens à notre vie. L'Homme a besoin de se sentir libre afin d'assumer pleinement son existence. C'est à cette fin qu'on a cru bon, au cours des civilisations, d'instaurer un système de valeurs à partir duquel fut érigée une soi-disant liberté.

DESTIN

Le destin existe-t-il? Le rejeton qui meurt avant de naître (bébé mort-né) avait-il lui aussi un destin? Si la réponse est oui, dites-moi qui est l'auteur de cette facétie? Le destin est une notion très abstraite qui fait l'objet d'interprétations relativement obscures et imprécises. La ligne de démarcation entre destin, fatalité, hasard et probabilité nous apparaît bien souvent des plus subtile.

Selon la croyance populaire des milieux ésotériques par exemple, le destin existe et on peut même le changer, et le hasard, ça n'existe tout simplement pas! Très subtile en effet, car s'il est possible de changer le destin, alors celui-ci n'a plus aucune prise sur la sémantique du mot destin : *«puissance mystérieuse capable de fixer de façon irrévocable le cours des événements qui sont totalement indépendants de la volonté humaine.»* (selon la définition du dictionnaire).

Or, une telle fatalité irait donc à contresens du concept de libre arbitre préconisé par cette croyance énoncée plus haut, à savoir qu'on peut changer le destin. Car si on peut changer le destin, c'est que ce dernier n'existerait pas comme objet d'une réalité, seulement dans l'imagination des gens qui y croient. Mais pour un sceptique qui se respecte, le principe du destin

ne peut qu'échapper à son système de pensée rationnel. Il y voit plutôt dans les événements, un ensemble de probabilités. Cette vision probabiliste suppose que, dans une certaine mesure, l'individu se voit responsable de ce qui peut lui arriver. Il ne peut plus par conséquent rejeter la faute sur un destin hypothétique.

Tout au long de notre vie nous accomplissons une foule de tâches à travers une multitude d'événements. Rendu au terme de notre existence, beaucoup a été fait sans que nous puissions jamais revenir en arrière. Ainsi, les gens pour qui les événements passés et futurs reposent entièrement sur cette apparente fatalité que serait le destin tel que défini dans le dictionnaire (plutôt que sur des probabilités à partir desquelles pourrait s'appliquer le libre arbitre) auraient tendance à croire que toutes les choses réalisées durant leur vie seraient tracées d'avance, les bons coups comme les mauvais.

En reconnaissant d'emblée comme pertinente l'approche traditionnelle de cette notion abstraite qu'est le destin, force serait alors de conclure que ceux qui croient au destin ne seraient pas entièrement responsables de ce qu'ils font. Et que ces mêmes individus pourraient commettre toutes formes d'infractions plus ou moins graves en se disant que c'est leur destin qui le veut ainsi. Imaginez un peu l'individu qui commettrait un crime en se disant que son délit était inscrit dans sa destinée et qu'il en n'est aucunement responsable. C'est peut-être à partir d'une telle attitude que l'on pourrait mieux s'expliquer la conscience élargie de certaines personnes!

Il apparaît donc beaucoup plus rassurant de s'affranchir de toute notion de destin de peur que cette façon de percevoir ce monde de la fatalité engendre de l'irresponsabilité au sein même d'une société dite évoluée. Au niveau des comportements, le fait de nous référer à toute loi universelle non régie par un déterminisme aveugle, cela aurait pour effet de nous sentir davantage responsables de nos faits et gestes. Plus encore, parmi toutes les autres espèces, l'humain est le seul animal raisonnable capable de prévoir le cours de certains événements. Il a aussi le pouvoir de conjuguer avec les lois de la nature et de maîtriser nombre de situations. Et sa capacité d'adaptation à son milieu est étonnante!

Il existe bien sûr tout un répertoire de déterminismes biologiques, psychologiques et sociaux. Mais il est possible pour l'Homme d'aller en quelque sorte au-delà de ces limites, de «transcender» cette réalité. Contrairement aux animaux dits inférieurs, les humains jouissent d'une certaine liberté d'action, et cette précieuse liberté se nomme le *libre arbitre*. Cela signifie pour l'Homme qu'il est un véritable catalyseur d'énergie; il a le pouvoir de modifier, de contrôler et de structurer son environnement. Même si l'humain fait souvent face à de l'imprévu, il lui est quand même possible de comprendre les phénomènes, de voir venir certaines catastrophes naturelles et de les contourner à la mesure des moyens qui sont à sa disposition. Il sait tirer profit de ses contraintes et les petits aléas de la vie quotidienne lui servent de tremplin pour enrichir ses connaissances, renforcer son expérience et améliorer son agir.

Pour d'aucuns penseurs contemporains, le concept de libre arbitre serait une illusion. Alors, ils en appelleront du principe de hasard et de la nécessité afin de combler ce vide existentiel. En ce qui concerne le hasard ça va de soi puisqu'il est omniprésent dans tous les phénomènes naturels. Mais cette notion de nécessité par contre m'apparaît encore et toujours comme une tentative de récupération d'une essence transcendante d'un Ordre divin ou universel à partir

duquel interviendrait cette soi-disant nécessité. Tel n'est pas le cas bien sûr et la seule chose qui me semble réellement nécessaire au bon fonctionnement du monde dans lequel nous évoluons, c'est la responsabilité individuelle et les comportements responsables qui en découlent.

N'ayons pas peur d'être les maîtres de notre vie et faisons en sorte que cette belle aventure humaine soit un véritable succès. Rien n'est impossible à l'Homme, car aux frontières du destin on y retrouvera toujours la possibilité du libre arbitre qui, à mon avis, est le catalyseur d'énergie qui permet d'entretenir tout espoir d'un monde un peu plus équilibré et responsable de sa qualité de vie. Faire aussi de sa vie personnelle une véritable oeuvre d'art, même si nous demeurons seuls à la contempler.

BONHEUR

Le bonheur, ce serait un moment de bien-être relatif ressenti qui nous rappelle que le malheur est dans sa période de sommeil.

Peut-on vivre vraiment heureux à notre époque, au sein d'une société de production illimitée où le bonheur de l'individu passe par son pouvoir économique de consommer toujours plus? Outre la dimension spirituelle comme attitude positive et même contemplative devant les misères de la vie, seraient heureux ceux qui ont la capacité de contrôler leurs émotions, de maîtriser leurs désirs et leurs appétits de toutes sortes, tout en appréciant avec satisfaction ce qu'ils possèdent maintenant. La maîtrise de soi n'est pas innée bien sûr, mais c'est une pratique mentale qui se développe et s'entretient.

D'aucuns répliqueront peut-être en disant que les besoins ne sont pas les mêmes pour tous, car il y a des gens qui se contentent de peu alors que pour d'autres c'est de se noyer dans l'abondance. Je leur répondrai que les besoins essentiels de base sont les mêmes pour tous, et que la soif d'abondance émerge d'un manque affectif de sécurité. En d'autres mots, plus on possède des choses, plus on éprouve une impression de sécurité. Ce désir de posséder toujours plus est très caractéristique de notre époque et la culture nord-américaine pousse dans cette direction. Le «Grand Rêve» américain prend sa source dans une prospérité à outrance et se complaît dans un matérialisme démesuré.

Les deux dernières générations ont connu un niveau de vie relativement élevé. Aucune autre civilisation dans l'Histoire de l'humanité n'a atteint une si grande prospérité, tant sur le plan matériel que culturel. La démocratie occidentale permet une ouverture sur le monde et donne accès à tout système politique et philosophique quel qu'il soit : le multiculturalisme occidental témoigne de ce genre de phénomène. Le culturel est devenu objet d'échange au même titre que n'importe quel produit de consommation. De nos jours, on peut changer d'école de pensée aussi facilement qu'on change de voiture. L'étalage des cultures prend place dans le même rayon que toute autre marchandise reliée à la consommation de masse.

Mais les gens sont-ils plus heureux dans un contexte social de surconsommation tel que le nôtre? Si on en juge par le discours de certains de nos contemporains, il semblerait que les gens heureux ne soient pas légion. Rares sont ceux qui se disent bien dans leur peau et n'avoir aucun

problème, surtout économique. Ce qu'on entend souvent dire c'est : *«je n'ai pas assez d'argent pour faire ceci ou cela»*, ou encore : *«si je pouvais gagner à la loterie, il n'y aurait plus d'obstacles à mon bonheur»*.

Et pourtant, une réelle pauvreté n'existe pas dans nos pays industrialisés, car tout citoyen a droit à un revenu décent pour vivre, même ceux et celles qui sont sans emploi. Tout ce qui existe, ce sont des gens dont le revenu est plus modeste que ceux et celles qui travaillent, et c'est tout à fait normal. Le véritable problème réside dans le fait que nombre de personnes ont de la difficulté à administrer convenablement leur revenu, ce qui fait qu'elles se retrouvent souvent dans la misère. Il est clair que certaines d'entre elles ont réellement besoin d'encadrement, et augmenter leur revenu ne servirait strictement à rien.

Nous avons des droits, et tout droit s'accompagne d'un devoir. Par exemple, si on a le droit à un revenu décent, on a aussi le devoir de bien administrer ce revenu. Mais pour plusieurs, la paie du mois n'est pas sitôt entrée qu'elle est déjà dépensée. Pis encore, la multitude de soi-disant *besoins* à satisfaire sont le plus souvent non essentiels ou superflus. Ces consommateurs compulsifs ont envie de tout et sont incapables de maîtriser leur désir de posséder, alors ils se retrouvent constamment en état de manque. Voilà pourquoi ces gens sont si malheureux dans une société de consommation où tout leur est offert sur étalages sans qu'ils puissent y avoir accès : ils n'ont plus de cash pour dépenser!

La réelle pauvreté que l'on retrouve dans certains pays en développement n'a rien de comparable avec ce que nous vivons au Canada comme niveau de vie. Tous ici ont les moyens de se loger, se vêtir et se nourrir convenablement. De nombreux loisirs sont aussi à la portée de toutes les bourses. Sans compter la multitude d'organismes communautaires qui offrent gratuitement des services d'aide et de soutien aux personnes qui éprouvent des difficultés d'organisation et d'adaptation.

À moins d'être complètement inconscient, il est évident que de nos jours nous vivons dans une société de surabondance. Une véritable jungle de rêve dans laquelle tous les éléments essentiels pouvant agrémenter la vie y sont réunis. En effet, les centres commerciaux sont remplis à craquer d'articles de toutes sortes. Même nos placards et sous-sols débordent de jouets et gadgets qui ne servent pratiquement jamais. Et que dire de toutes ces denrées alimentaires diverses et exotiques qui inondent nos supermarchés? Sans parler des services sociaux et communautaires qui sont à notre disposition presque à toute heure du jour. Le choix et la qualité de nos produits et services font certes l'envie de nombreux pays à travers le monde. Et que dire aussi de la qualité de vie actuelle que nulle génération n'a pu connaître dans le passé?

Avons-nous vraiment conscience de toute cette abondance qui nous est offerte? Combien de gens après avoir accumulé une grande quantité d'objets personnels à n'en savoir que faire se sentent toujours aussi malheureux? Quel contrôle avons-nous sur tout ça? Sommes-nous seulement capables d'apprécier ce dont nous possédons maintenant? Malgré tout ce qui vient d'être dit, peut-on encore espérer rencontrer des gens heureux dans une société de consommation comme la nôtre? À cette dernière question je répondrai oui, car celui ou celle qui sait profiter avec modération de tout ce qui est à sa disposition et sait par la même occasion l'apprécier à sa juste valeur ne peut faire autrement que de vivre un certain bonheur. On a toutes les raisons du

monde d'être heureux, comme on a toutes les raisons du monde de ne pas l'être. C'est à nous de choisir.

Mais dans nos sociétés modernes, il n'est pas toujours évident d'afficher son bonheur au grand jour, car les gens malheureux qui gravitent autour des personnes rayonnantes ont tendance à les percevoir comme quelque peu marginales et douteuses, ce qui suscite le mépris bien souvent. Ces gens en mal de vivre n'arrivent pas à imaginer que l'on puisse se sentir bien dans sa peau dans un monde où priment tant de violence, d'injustices sociales et de souffrance humaine. Ils n'y arrivent pas, car pour eux leur malheur vient d'ailleurs, de tout ce qui est en dehors d'eux-mêmes. On a l'impression qu'ils se complaisent en se disant victimes d'un système mal organisé, d'une société malade ou de gouvernements corrompus qui les empêchent d'être des citoyens épanouis. À mon avis, leur véritable malheur vient surtout du fait qu'ils ignorent réellement ce qu'est une responsabilité individuelle et collective.

Nous avons une seule vie à vivre, et la journée que nous vivons présentement ne reviendra plus. Si nous entretenons des attitudes négatives durant cette journée, nous venons de la gâcher à jamais. D'aucuns en sont conscients et ils évitent de sombrer dans un état psychologique qui aurait pour effet d'empoisonner leur existence du moment. Ils préfèrent se créer un univers intérieur qui soit constamment en harmonie avec la vie, quoi qu'il arrive. Vivre heureux malgré tout, cela ne relève pas de la pensée magique, mais simplement d'une réelle prise de conscience d'un monde tout à fait conciliable entre l'Homme et les éléments du milieu à travers lequel il évolue.

Le bonheur prend sa source dans l'action, dans la créativité, et non dans la recherche des plaisirs. On le retrouve uniquement dans notre relation avec nous-mêmes. Si vous êtes en harmonie avec votre univers intérieur, alors vous êtes une personne heureuse.

UNE DOULOUREUSE THÉORIE DU PLAISIR

Pourquoi nos plaisirs sont-ils si fugaces? Souvent je me déssole lorsque je termine un mets de choix dont je disposais en quantité limitée. Je regrette de ne pouvoir continuer à en manger. Par contre, si j'en dispose en grande quantité, je continue à en manger et je ressens simultanément le plaisir de continuer, la crainte d'arrêter et la nausée qui s'annonce.

En continuant à manger, le plaisir que m'apporte chaque bouchée diminue et l'annonce de la nausée s'accroît, pourtant je continue souvent parce que la crainte du manque s'accroît, elle aussi. Finalement bien sûr, tout à une fin et je quitte la table le ventre ballonné, alourdi par mes excès, vaguement nauséux, et me reprochant une fois de plus le peu de maîtrises de mes comportements. Ce qui se vit pour la nourriture de choix, la majorité des fumeurs l'éprouvent pour la cigarette et plusieurs personnes le ressentent avec l'alcool.

Le plaisir sexuel d'un homme est si court : à peine l'a-t-il éprouvé qu'il peut regretter sa disparition. Si la jouissance ne s'arrêtait pas, un homme n'en finirait pas de jouir, possiblement jusqu'à la mort. À un niveau plus émotif, comment se fait-il que tant d'hommes se détournent de leur partenaire d'occasion après en avoir joui? On a attribué cette sorte de rejet à une morale

culpabilisante, mais la libération des mœurs n'a pas diminué le phénomène. Dans l'univers des bars pour célibataires, l'acte sexuel est suivi très souvent par une forme de rejet plus ou moins subtile de la personne de l'autre. Une amitié entre un homme et une femme peut être gâchée par des rapports sexuels.

Comment se fait-il que nos plaisirs ne soient pas entiers? Comment se fait-il que, sitôt éprouvés, ils semblent nous échapper? Comment se fait-il qu'ils soient trop souvent suivis d'une forme de malaise? Est-ce la faute d'une religion culpabilisante? Est-ce la faute d'une société répressive? Sans doute en partie. Mais ne serait-il pas aussi possible que nous soyons biologiquement construits pour que nos plaisirs soient fugaces, pour qu'un excès de plaisir soit naturellement pénalisé afin de nous inciter à plus de modération?

Une telle éventualité est décevante pour nous qui espérons trouver la clé du plaisir sans mélange, de la vraie satisfaction et du bonheur constant. Néanmoins, des recherches récentes en psychologie suggèrent fortement que nous ne sommes pas faits pour jouir. Nous serions plutôt construits pour agir et, dans cette perspective, le plaisir et le bonheur ne seraient que des instruments utilisés pour notre action et notre survie.

En fait, ce que nous appelons plaisir n'est que le soulagement d'un malaise physique ou psychologique de notre système vital. La faim, la soif, le sommeil ainsi que les pulsions sexuelles sont tous des souffrances qu'on cherche à soulager. La «jouissance sexuelle» est elle-même une forme de douleur qui a pour fonction de libérer les tensions de l'appareil reproducteur. Elle est tellement libératrice que nous l'interprétons comme étant un plaisir jouissif.

Il en va de même pour la recherche du bonheur. On dit que le véritable bonheur, c'est l'absence de grands malheurs. Les souffrances psychologiques et les manques intérieurs incitent à la recherche du plaisir ou du bonheur. C'est le désir qui, ce grand coupable, est la principale source de mal être. S'affranchir du désir alors! L'individu qui pourrait développer une philosophie du non-désir, d'une simplicité volontaire qui se satisfait de l'essentiel, ne souffrirait pratiquement plus intérieurement. Serait-ce donc alors ce bien-être intérieur que la plupart d'entre nous rechercherions inconsciemment? Peut-être!

Alors que faire pour limiter les dommages provenant des excès de toutes sortes? Jadis il y avait la morale pour restreindre les compulsifs et les excessifs. Aujourd'hui il ne nous reste qu'à développer la maîtrise de soi. Mais ça, ce n'est pas toujours évident.

CHANCE

Les prémisses de la chance sont en quelque sorte un brassage aléatoire d'événements potentiellement positifs qui se présentent à nous et qu'il faut pouvoir saisir au bon moment. Mais ce n'est pas toujours évident. C'est pourquoi il est souvent nécessaire de leur donner quelques petits coups de pouce afin de les guider vers des objectifs qui sont les nôtres.

Le thème étant d'actualité, cela m'amène à m'interroger un peu sur le phénomène des

loteries qui, de nos jours, sont bien à la mode et intéressent bon nombre de nos contemporains. C'est à se demander quelquefois si cette forme d'espérance de gains faciles va, à la longue, fabriquer une société de joueurs invétérés et dépendants du dieu «Loto», le dieu des millions. Par ailleurs, il n'est certes pas mauvais de vivre d'espoir et de rêves si, dans une certaine mesure, cela peut aider à entretenir un bon équilibre mental. Jadis on puisait de l'espoir dans la prière, alors qu'aujourd'hui on l'entretient avec des billets de loterie. Si le résultat est le même, je n'ai rien contre.

Attention cependant ! Car le danger dans tout ça, ce serait de s'y accrocher comme à une bouée de sauvetage et de fonder tout son avenir là-dessus en se disant : «un jour, ce sera mon tour de gagner». Mais il ne faut pas se le cacher non plus, car la grande majorité des joueurs vont passer leur tour jusqu'au terme de leur participation volontaire. Une autre question peut aussi se poser à savoir : aura-t-on la force mentale nécessaire pour supporter les émotions que peut susciter la grande nouvelle que l'on est l'heureux gagnant d'un gros lot de plusieurs millions? Des expériences malheureuses nous révèlent que, pour nombre de personnes, le fait d'avoir remporté un gros montant d'argent les a obligé de quitter parents et amis afin de retrouver un peu de paix et d'intimité. L'argent, on le sait, est à la fois porteur de bonheur comme de malheur. Tout dépend de la façon dont on en dispose. Par exemple, celui ou celle qui n'arrive pas à gérer un petit budget présentement, ne pourra en gérer un plus grand.

Ma petite sortie moralisatrice étant la suivante : nous ne devrions pas toujours attendre de la vie que des gratuités. Bien sûr, la vie a beaucoup à nous apporter et nous devons ouvrir tout grand les bras pour recevoir ce qu'elle nous offre, et surtout ne jamais se sentir coupable d'en avoir trop reçu, si tel est le cas concernant les loteries ou autres apports du genre imputables à la chance. À un niveau plus terre à terre toutefois, c'est-à-dire qui ne fait aucunement appel à la chance, il y a des lois naturelles qui font qu'il n'arrive jamais rien pour rien et qu'un événement ne survient jamais isolément. Il s'agit du principe de cause à effet ou encore de la réciprocité des effets. Au sein de ces processus naturels surgissent des catalyseurs capables de provoquer et de rassembler tout ce qui est nécessaire à de grandes réussites, tant sur le plan personnel, que social. Et ces catalyseurs, c'est nous !

Voilà pourquoi il est indispensable de fournir les efforts nécessaires si nous voulons réussir à atteindre nos objectifs en se réalisant pleinement. Et il ne faut surtout jamais perdre espoir. Bien souvent la route est longue avant d'arriver à destination, mais combien le voyage est apprécié une fois rendu. Combien grands et valorisants ont été les projets que nous avons réalisés. Et plus ils ont été difficiles, plus grande fut notre satisfaction. Tout ça pour dire que l'on fabrique soi-même sa chance et que, bien souvent, il est essentiel de lui donner un bon petit coup de pouce afin d'obtenir des résultats satisfaisants. Alors bonne chance dans toutes vos réalisations présentes et futures.

OISIVETÉ

Depuis la «chute de nos premiers parents», les humains se devaient de travailler à la sueur de leur front sans jamais vanter les mérites de l'oisiveté qui, pour eux, était perçue comme une honte envers l'espèce. Vivre dans l'oisiveté était comparable à une forme de paresse que l'on

devait aussi qualifier comme étant *la mère de tous les vices*. Mais ce discours moralisateur n'a plus de prise sur les mœurs de notre époque et la plupart des gens qui se tuent à l'ouvrage le font pour tout autre raison.

Notre société de consommation est sur le bord du chaos. À l'aube de ce troisième millénaire, on vit à un rythme qui donne le vertige. Comme des coqs à tête coupée, les gens qui occupent un emploi se «garrochent» à l'ouvrage durant plusieurs heures/semaine afin de pouvoir dépasser économiquement leur voisin qui possède plus de biens qu'eux. Et les rares espaces libres de la journée sont entièrement consacrés aux tâches reliées à la famille. Les mots qualité de vie et oisiveté ont perdu toute signification pour eux.

Par chance que certains d'entre nous ont eu la sagesse de débarquer de cette galère pour ainsi pouvoir témoigner d'une certaine qualité de vie encore accessible, et surtout de prendre le temps de théoriser sur le sujet. Alors libre à nous maintenant de faire l'éloge de cette oisiveté qui pourra sans doute faire réfléchir bon nombre d'individus dans notre société, afin de les aider à reprendre conscience de l'importance d'une qualité de vie qui s'est perdue au fil des dernières décennies.

Mais on entend souvent dire, encore de nos jours, que plusieurs individus dans notre société sont paresseux et sans ambition. Ces remarques désobligeantes sont, en grande partie, dirigées à l'endroit des jeunes adolescents, ce qui est loin de leur donner le sentiment d'être autre chose ou de se sentir appuyés par leurs éducateurs. Au départ, il est facile d'entretenir des préjugés envers telles personnes qui ne travaillent pas, en prétendant qu'elles ne sont pas vaillantes et qu'elles ne font pas les efforts nécessaires pour s'en sortir. Pour ce qui est de la paresse chez les individus, nous n'avons certes pas la bonne définition de la situation réelle. La paresse chez l'être humain, comme chez toute autre espèce d'ailleurs, n'existe tout simplement pas et ne fait pas non plus partie de la nature humaine. S'il y a apparence de paresse chez un individu, c'est qu'il s'agit de bien autre chose, telle la maladie ou le manque de motivation par exemple.

Nous devrions au contraire nous réjouir qu'il n'y ait pas plus de gens sans travail qui grimpent sur les toits des édifices en hurlant à toute la société qu'eux aussi, ils aimeraient bien avoir leur place sur le marché du travail. C'est bien sûr que présentement nous assistons à une pénurie de main-d'oeuvre importante. Mais qu'en sera-t-il dans quelques années? L'arrivée de masse de nouveaux travailleurs étrangers peut changer radicalement la donne. Quoi qu'il en soit, avec la robotique dans les usines, ainsi que tous les bureaux informatisés, il ne faudrait pas s'étonner que d'ici quinze à vingt ans, près du tiers de la population active se retrouve sans emploi et confiné à l'isolement avant la quarantaine. Pour rassurer un peu la population, certains auteurs font miroiter l'idée que le problème pourrait être résolu en appliquant la formule du temps partagé. Utopique tout ça! Qui accepterait la réduction de 35% de son salaire actuel ?

À partir d'une vision plus rationnelle de la situation, force est de constater que tous ces gens sans travail seront très utiles dans une société organisée comme la nôtre. Afin de pouvoir maintenir un équilibre économique relativement stable, ces personnes qui auront quand même droit à un revenu de base, serviront en quelque sorte d'agents distributeurs des fonds publics. C'est-à-dire qu'ils vont contribuer à la répartition de la monnaie dans différents marchés liés à la

consommation. Il y aura par conséquent deux classes d'individus : les débrouillards actifs qui seront surtaxés pour leurs réalisations, et les gens oisifs qui devront user d'ingéniosité pour ne pas voguer à la dérive.

Ironiquement, le sort des uns ne sera pas plus enviable que le sort des autres. En effet, les personnes déterminées à occuper un emploi, donc accessibles aux multiples systèmes de crédit, pourront à *loisir* s'endetter par-dessus la tête pour obtenir ce qu'elles désirent. Mais lorsque leur marge de crédit aura atteint son apogée, ces mêmes personnes rejoindront les sans-travail quant au niveau de vie. Concrètement cela veut dire qu'ils passeront tous leurs vacances à «balcon-ville». Les gens oisifs, eux, devront sur le champ apprendre à vivre plus modestement, tout en développant leur créativité pour combler agréablement et sans culpabilité le vide de l'oisiveté.

INDÉPENDANCE OU AUTONOMIE ?

L'indépendance au sens commun du terme, c'est de pouvoir tout faire par soi-même sans jamais avoir besoin des autres. Mais pour y accéder, il faut cependant apprendre à en payer le prix et en subir les conséquences. Il y a par ailleurs une différence entre indépendance et autonomie. C'est un paradoxe qui peut amener bien des gens à la confusion s'ils ne possèdent pas l'art de les distinguer.

En général, les personnes indépendantes vont développer l'habitude de tout faire par elles-mêmes afin de ne pas être obligées d'avoir recours aux autres. Ces gens le font dans un but bien précis, c'est-à-dire faire en sorte de ne rien devoir à quelqu'un qui aurait eu le réflexe de leur venir en aide. Les indépendants vont souvent faire de gros efforts tout seuls pour réaliser des choses, alors que ça irait beaucoup mieux à deux ou à trois. Ils peuvent même aller jusqu'à se blesser ou risquer de briser des biens plutôt que de solliciter l'aide de quelqu'un, au risque d'avoir un jour à rendre le même service en retour. Avoir besoin d'un autre pour l'indépendant, c'est quelque chose qui le fait souffrir.

Pourrait-on parler ici d'une certaine forme d'égoïsme? Pour certains, il pourrait bien s'agir d'une tendance de ce genre. Alors que pour d'autres, ce serait surtout la peur d'être dérangés par des voisins ou des amis demeurant un peu trop près, lesquels pourraient éventuellement venir troubler leur intimité simplement pour des échanges de services. Cette attitude nous amène alors à s'interroger sur le phénomène de l'individualisme tant décrié à notre époque.

D'après certaines études, l'individualisme est de plus en plus grandissant dans notre culture occidentale et que c'est dommage qu'il en soit ainsi. On déplore la montée de l'individualisme dans nos sociétés industrialisées et on accuse les technologies de pointe d'être en grande partie responsables du phénomène. Les gens sont de plus en plus isolés et beaucoup moins portés aux activités de groupe. Parallèlement à ce courant social tant décrié, existerait-il un individualisme pour le moins intelligent?

Nul doute qu'il existe parmi notre collectivité un individualisme intelligent porteur de stabilité et de créativité, mais il faut au moins faire l'effort de le découvrir. Comme nous

l'enseigne l'Histoire, la notion de collectif, elle, prend sa source à travers l'évolution d'une culture socialisée : il est sans doute plus commode, plus productif et plus sécuritaire de vivre en société plutôt que chacun de son côté. Et pour d'aucunes de ces personnes dites très sociales, il est facile de les reconnaître comme porteuses d'une conscience collective, d'un esprit de groupe ou d'une mentalité de suiveurs.

À mon avis, seuls les incapables et les non talentueux cherchent à se réaliser en groupe : on a l'impression qu'ils ne peuvent réussir autrement. En réunissant leurs efforts, ils parviennent tout de même à des résultats quelque peu satisfaisants. Alors que les gens débrouillards et autonomes, eux, sont taxés d'individualistes, comme si cette façon de faire était à proscrire puisqu'elle est souvent perçue comme étant antisociale.

En fait, l'individualisme n'est pas si mauvais en principe puisque la personne individualiste démontre bien souvent une grande liberté d'action et de créativité. L'intervention du groupe entrave sa créativité bien souvent. Nombre d'individus sont incapables de se réaliser et de créer en groupe; ils ont surtout besoin de cheminer seuls afin de pouvoir ressortir le meilleur d'eux-mêmes. Ce qui caractérise le plus les individualistes autonomes, c'est justement cette quête de liberté créatrice.

Un esprit libre va chercher à développer son autonomie au maximum. Il tente par tous les moyens de se réaliser à travers sa propre individualité, de par ses qualités d'adaptation, ses aptitudes et ses expériences personnelles. Une personne autonome possède beaucoup de ressources et d'habileté en général, et son besoin de créativité va la pousser à apprendre par elle-même. C'est aussi une personne ouverte aux autres et qui n'hésite pas à offrir ses services à quelqu'un qui en éprouve le besoin, mais sans s'imposer pour autant. Contrairement aux indépendants, les autonomes ne se gêneront pas pour demander de l'aide au besoin, tout en respectant bien sûr la disponibilité des autres.

Les gens autonomes sont fiers de prendre des initiatives et de les mener à terme. Ils sont de plus très utiles dans la société et toute la collectivité les apprécie. Avec de telles particularités, on les recherche surtout pour des postes qui comportent des décisions importantes à prendre, ainsi que pour de grandes responsabilités à assumer.

AMOUR

Le mot *amour* ne signifie pas grand-chose en soi et de plus on l'emploie à toutes les sauces. On dit aimer les enfants, sa voiture, son conjoint, la pizza, ses parents, etc. Il n'y a peu ou pas de gens à mon avis qui peuvent prétendre aimer vraiment. Car le véritable amour ne peut que se traduire par l'appréciation de tout ce qui existe sans exception. Et cela est impossible puisque cette notion abstraite de l'amour ne fait pas partie intégrante de la génétique de l'être humain.

L'Homme, cet animal si humain, fonctionne bien sûr à travers des émotions et des sentiments, mais cela ne fait pas de lui un être d'Amour vingt-quatre heures par jour! D'ailleurs les sentiments d'amour et de haine se chevauchent dans les réactions chimiques du cerveau. Il s'agit en fait de pulsions émotives quasi identiques. Autant on peut aimer une personne

aujourd'hui, autant on peut la haïr demain. C'est pathologique! Mais l'humain ne les interprète pas de cette façon, alors ces pulsions sentimentales ont pour effet de biaiser la réalité. Voilà pourquoi elles sont si difficiles à vivre.

Ne serait-il pas plus approprié et surtout moins hypocrite de faire connaître notre affection à quelqu'un en lui disant : *je t'apprécie pour ce que tu m'apportes*. Et lorsqu'une personne cesse de pourvoir à nos besoins, cette appréciation devient tout simplement de l'indifférence. Il ne faut quand même pas s'illusionner! L'amour du prochain est un leurre, et l'altruisme ça n'existe pas. En réalité on ne fait jamais rien pour rien dans la vie, ne serait-ce que pour une simple satisfaction morale. Même si d'aucuns prétendent que pour eux il est plus agréable de donner que de recevoir, il n'en demeure pas moins que ce geste n'est jamais à sens unique. On se sert de l'autre pour se faire plaisir d'abord. Et si par la suite le receveur démontre de la reconnaissance envers son donateur, ce dernier en sera doublement satisfait.

Les humains se sont longtemps imaginé que le véritable amour entre deux individus nécessitait des liens d'attachement et de longue durée qui ne devaient se rompre d'aucune manière. Nul ne devait mettre fin à cette belle alliance à part la mort elle-même. Mais les époques évolues, et tous sont témoins de nombreuses remises en question à ce sujet. Sauf qu'à certains moments on ne sait plus très bien où l'on en est. Combien de gens s'accrochent encore à la tradition en espérant que la fidélité entretenue jadis par leurs grands-parents leur soit assurée? Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis, et les mentalités ont changé considérablement.

Toutefois, il peut exister différentes façons de concevoir l'amour, et je pense qu'il est important de chercher à trouver celle qui nous convient le mieux. Par exemple l'amitié sincère entre un homme et une femme ne manifeste-t-elle pas une relation affective un peu plus saine? Partager sa vie avec quelqu'un ne veut pas nécessairement dire avoir un attachement durable à tout jamais! Une relation avec une autre personne pour un certain temps seulement ne vaut-elle pas mieux que de se déchirer durant toute une vie? Il faudrait plutôt essayer de trouver la situation qui serait la plus compatible avec ce que nous souhaiterions expérimenter dans une relation de couple.

AMOUR PASSION

Le phénomène de l'amour passion pourrait s'interpréter de la façon suivante : *maladie affective transmissible culturellement*. Car la notion d'amour n'est pas un fait de la nature, mais bien plutôt de la culture. Pour un observateur «hors-circuits», c'est-à-dire non branché au réseau de transmission du virus de l'amour passion, ce grand Amour peut lui apparaître comme étant une forme de désir maladif de possession poussant deux passionnés à s'appartenir l'un à l'autre, empêchant ainsi une certaine liberté qui, même en couple, aurait pour effet de favoriser un épanouissement individuel harmonieux.

Il peut s'agir aussi d'un manque d'autonomie affective. On a toujours besoin de l'autre. On recherche une petite épaule sur laquelle appuyer son incapacité chronique de fonctionner pas soi-même. Seul(e) on est incapable d'assumer sa propre existence. De plus, ces gens en carence d'autonomie affective ne semblent pouvoir partager leur vie avec l'autre sans devoir s'enchaîner à

un contrat (mariage religieux ou civil par exemple). C'est comme si le compagnon ou la compagne de leur vie était pour eux de la marchandise ou de l'immobilier qu'ils doivent s'approprier.

La pathologie de l'amour passion est-elle universelle chez l'humain? Peut-on vraiment éviter de contracter cette maladie? Parce qu'en fait quels sont ceux d'entre nous qui n'ont jamais connu un ou plusieurs petits *coups-de-foudre* durant leur vie? Et combien de fois ces petites aventures passionnées ne se sont-elles pas terminées par une douleur profonde dans le coeur pendant des jours, voire quelques semaines? Si le sentiment d'amour passion est synonyme de souffrance ou de douleur, se pourrait-il que la plupart des gens qui le recherchent soient un peu masochistes?

Ce grand Amour passionné imprégné de romantisme se manifeste surtout à la période de l'adolescence. Comme dit la chanson : «*maladie d'amour, maladie de la jeunesse*». L'individu qui en est atteint a tendance à tout miser sur la personne aimée. Il va jusqu'à dire bien souvent que sans elle, ou sans lui, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. C'est pourquoi certaines ruptures sont si douloureuses. Mais que se passe-t-il au juste? Il arrive que nous recherchons chez l'autre ce que nous n'avons pas encore développé en nous, c'est-à-dire l'autonomie affective. Lorsqu'on se croit la douce moitié de l'autre, son 50% ou encore son complément, alors comment peut-on aspirer à une autonomie affective épanouissante?

Inversement, les personnes qui se suffisent à elles-mêmes voient plutôt l'autre comme un supplément et non un complément. Le temps d'une relation, ces gens autonomes affectivement peuvent librement profiter du plaisir d'être ensemble, tout en se partageant un bonheur toujours plus grandissant à mesure qu'ils se découvrent en tant que couple.

AMITIÉ : une relation choisie ou subie ?

En réalité on ne choisit pas ses amis, on les subit. On prend pour amis ceux qui veulent bien de nous comme ami. On n'a pas le choix d'accepter pour amis ceux ou celles qui sont disponibles et surtout disposés(es) à partager cette amitié. Faire partie d'un cercle d'amis, ce n'est pas évident non plus. Encore faut-il avoir des qualités qui soient compatibles avec tels individus ou tel groupe d'amis, car un minimum d'affinités s'avère un atout majeur lors des premières relations interpersonnelles.

On subit ses amis parce que nos soi-disant amis n'ont pas toujours les comportements qu'on souhaiterait, parce qu'ils ne tiennent pas toujours des propos qu'on voudrait bien entendre, parce qu'ils n'ont pas nécessairement les mêmes aspirations ni les mêmes besoins que nous, etc. Or avec toutes ces contraintes que doivent endurer réciproquement ces gens, la tolérance est de rigueur. Même si la relation d'amitié est un phénomène recherché par nombre de personnes, il n'en demeure pas moins qu'il faut composer avec ses revers. Subir ses amis devient alors l'expression juste pour décrire une relation souvent tendue dont l'irritabilité des uns vis-à-vis des autres peut mener parfois à de légères trahisons.

La plupart des gens croient qu'un véritable ami c'est celui ou celle qui va toujours être

d'accord avec eux, qui ne les critiquera d'aucune façon et qui va les accepter tels qu'ils sont, même avec des comportements déviants et ce, sans jamais les trahir. En fait ce n'est pas un ami que ces personnes recherchent, mais bien plutôt un complice. Dans la grande majorité des cas et inconsciemment sans doute, c'est justement ce complice que nous recherchons comme ami. En adoptant une telle attitude face au phénomène de l'amitié, il ne faudrait pas s'étonner alors que nos relations amicales soient des plus éphémères. Tout comme l'amour, l'amitié sous une vision d'absolue n'existe pas vraiment. Il existe toutefois ce qu'on pourrait appeler des plus ou moins bonnes relations.

D'ailleurs la nature humaine est ainsi faite que si nous entretenons des relations de bon voisinage avec nos semblables, c'est tout simplement parce que nous craignons avoir besoin d'eux à un moment ou l'autre, ne serait-ce que pour satisfaire notre besoin de communiquer, sinon nous les enverrions tous promener. Il ne faut jamais perdre de vue que nous sommes de parfaits égoïstes et que l'altruisme n'existe que pour soulager nos sentiments de culpabilité. Cela étant, il ne nous reste plus d'autre choix que celui de se subir les uns les autres mes amis!

DÉPENDANCE SEXUELLE

Sans trop savoir pourquoi bien souvent, de nombreux hommes se sentent victimes d'envoûtement de la part des femmes quand vient le temps d'échanger des rapports intimes ou sexuels. Chez l'homme, ce sentiment de séduction sous le charme de l'autre sexe se produit habituellement lors d'un désir intense d'accouplement. Et son manque de maîtrise des pulsions sexuelles fait de lui un être quasiment dépourvu de rationalité, un individu presque entièrement dépendant de l'autre. Il me faut ajouter cependant qu'il existe aussi chez plusieurs femmes une grande dépendance par rapport aux hommes, mais cette dépendance est beaucoup plus affective que sexuelle.

Même si nous sommes des êtres issus de la nature, nos rituels amoureux eux, sont bel et bien programmés par notre culture. Ainsi, dans un contexte culturel plutôt que naturel, la libido masculine dans bien des cas semble court-circuiter toute prédisposition à une attitude cohérente avant et après l'acte sexuel. C'est-à-dire un comportement adapté qui pourtant serait essentiel à une relation harmonieuse et relativement épanouissante pour le couple.

Mais combien d'hommes ont l'impression d'avoir été «possédés» le temps d'une relation sexuelle avec une partenaire? C'est ce qui explique peut-être qu'après avoir succombé aux attraits sexuels féminins, certains hommes n'éprouvent que du dégoût pour leur partenaire après l'expérience du coït. Le véritable problème à mon avis, c'est que trop d'hommes n'ont pas encore réalisé qu'ils sont esclaves de leur propre sexualité. Et les femmes le savent que trop bien d'ailleurs, d'où la provenance sans doute de leur mystérieux pouvoir de séduction qu'elles entretiennent à l'endroit de la gent masculine.

Tant que le sujet masculin n'aura pas réussi à maîtriser sa trop grande dépendance sexuelle et affective face à l'attrait physique et au charme envoûtant de sa partenaire, alors il se plaindra éternellement de s'être fait avoir. Parce que, outre le pouvoir des mots et de l'argent, le seul et unique pouvoir que les femmes peuvent exercer sur leur partenaire masculin, c'est justement

cette puissance très subtile que sont le charme et l'attrait sexuel féminin. Cette force séductrice peut faire ramper le plus solide des gaillards s'il n'a pas découvert sa plus grande faiblesse, c'est-à-dire sa dépendance sexuelle par rapport au sexe «faible».

Ce n'est pas tout de connaître ses forces, il faut aussi reconnaître ses faiblesses. Parce qu'en relation intime avec une femme, l'homme est presque toujours esclave de sa propre sexualité. Il en perd tous ses moyens! Face à cette puissance de séduction féminine, cet homme, même très viril, se retrouve comme envoûté et sans défense. D'où le «cul-de-sac» dans lequel il se prend bien souvent, car après la «bagatelle», il faut tenir ses promesses! En effet, d'aucunes profitent de cette occasion pour faire promettre à leur baiseur tel ou tel engagement après consommation, par exemple le mariage ou quelque chose du genre.

Mais, si le partenaire masculin arrive à bien maîtriser ses *bas instincts*, c'est-à-dire le phallus en chaleur et la tête froide, alors sa partenaire n'aura plus aucune prise sur lui lors de l'accouplement. Il pourra ainsi partager des ébats sexuels avec sa compagne qui n'aura d'autres choix que celui de vibrer au même diapason. Tout ça dans un élan érotique à partir duquel seul le désir de jouissance prend toute sa signification. Une voluptueuse et sensuelle communion entre deux êtres de liberté n'est possible qu'en pleine possession de tous leurs moyens.

RAPPORT DOMINANT / DOMINÉ

Le rapport dominant/dominé fait l'objet de nombreuses discordes chez nos contemporains lorsque ceux-ci revendiquent le droit à une relation interpersonnelle identique chez les humains. À ce propos, des études en psychologie sociale et en sociobiologie humaine ont révélé que chez des groupes d'enfants en garderie, il y a des individus qui, dès leur plus jeune âge, sont prédisposés biologiquement, soit à dominer les autres, soit à être dominés par les autres.

Toutefois, il y a certaines positions sociales qui font qu'une personne puisse se retrouver en situation de domination, situation de pouvoir par exemple, sans qu'elle ait pour autant une nature foncièrement dominatrice. Le patron d'une entreprise peut dominer tous ses employés, mais dès qu'il entre à la maison, en fin de journée, ce peut être son épouse qui le domine. D'un autre côté, lorsque des individus se retrouvent en terrain neutre, c'est-à-dire en dehors de toute situation de pouvoir, alors ce n'est plus qu'une question de degré de dominance qui fait qu'une personne va dominer ou être dominée.

Ceux et celles qui aspirent à une égalité totale entre les individus s'illusionnent grandement. D'ailleurs, le phénomène de la domination n'est pas nouveau, il est présent depuis que le monde existe, depuis l'émergence de la vie sur la planète. Cette force dominatrice originelle s'est d'abord manifestée comme mécanisme primaire de l'évolution des espèces. Il s'agit de la théorie darwinienne de la sélection naturelle : la victoire des plus aptes sur les plus faibles pour la survie.

Et dans un même souffle, il y eut aussi les mutations génétiques comme principal moteur de l'évolution biologique. Ainsi que la capacité d'adaptation à l'environnement comme moteur auxiliaire de l'évolution sociale et culturelle. C'est à la suite de ces phénomènes évolutifs qu'est

apparue une nouvelle forme de domination, c'est la domination culturelle entre les peuplades humaines et tous les effets qui en découlent. Il y a des conquêtes de territoires par stratégies (guerres organisées), de même que la colonisation, l'endoctrinement et l'assimilation. Et il en fut ainsi jusqu'à nos jours.

Le phénomène de la domination fait donc partie de la manifestation de la nature et de la vie, même dans son expression la plus intime. Cette puissance dominatrice fait aussi partie de l'être humain et elle est toujours présente dans notre quotidien. Et il serait illusoire de penser pouvoir la contourner. On peut tenter de l'éviter en vivant seul dans la forêt. Mais si l'on souhaite demeurer au sein d'une société organisée comme la nôtre, il y aura toujours quelqu'un, quelque part, qui sera en position de dominer, que ce soit le politicien, le constable, l'éducateur, le conjoint, etc.

Prétendre que nous puissions éventuellement jouir d'une absolue égalité dans les rapports humains, c'est tout simplement une illusion, une utopie ou un idéal parmi tant d'autres, comme ceux de la liberté et de la fraternité. Néanmoins, ce constat ne devrait pas pour autant nous empêcher d'entretenir mutuellement un grand respect les uns envers les autres, et ce, tout en se reconnaissant tantôt dominant, tantôt dominé. C'est bien sûr qu'en tant que valeur humaine, nous sommes tous égaux, mêmes à travers nos aptitudes et capacités intellectuelles différentes.

VIOLENCE CONJUGALE

Depuis quelques années, on entend beaucoup parler de violence conjugale ou familiale comme si c'était un fait relativement nouveau, une nouvelle tendance. Pourtant, le phénomène de la violence a toujours été présent depuis que le monde existe.

Dans la vie à deux, ce sont en majorité les femmes qui se plaignent de violence conjugale, comme si elles étaient les seules victimes de violence dans le couple. Très rarement on fait mention d'hommes violentés par leur «partenaire» féminin. Il semblerait que les hommes soient trop orgueilleux pour l'avouer. La majorité d'entre eux préfèrent se taire plutôt que de prendre le risque d'être la risée des autres, comme si c'était une honte pour un homme que d'être violenté par sa conjointe. D'ailleurs, la violence n'est pas seulement physique, elle s'exprime aussi au niveau psychologique. Cette violence ne laisse pas de marque apparente, mais elle peut provoquer des réactions néfastes : *dépression sévère, massacre familial, suicide, etc.*

Toute personne en général porte en elle des germes d'agressivité. Que l'on soit homme, femme ou enfant, tous sont potentiellement violents. En général le plus fort violence le plus faible. La violence est un phénomène universel. Cette puissance dominatrice est issue d'une loi naturelle, et on la retrouve à tous les niveaux de la matière organisée : *règne végétal et animal*. Elle se manifeste de diverses manières. Dans le règne végétal par exemple, les plantes les plus fortes envahissent les plus faibles, selon leur constitution biologique et leur capacité d'adaptation à l'environnement. On n'a qu'à observer l'évolution de son potager pour s'en rendre compte! Les plantes dites mauvaises ont bien souvent autorité sur les légumes et parfois les empêchent d'atteindre leur maturité. Il en va de même chez les humains!

Au sein d'une cellule familiale par exemple, le père peut violenter la mère physiquement, et la mère violenter le père psychologiquement. Les deux parents peuvent violenter leurs enfants qui sont plus faibles qu'eux. Entre le père qui violente sa conjointe et la mère son enfant, où est la différence si ce n'est dans un rapport de force où priment la domination et l'autorité? Les enfants à leur tour sont capables de violence envers d'autres enfants plus faibles qu'eux, ou encore envers le chat ou le chien. Le chat violente les oiseaux, le chien mord le facteur, etc. On ne s'en sort pas!

Il ne s'agit pas ici de banaliser la violence, car dans de nombreux cas elle a des conséquences désastreuses. Il ne faut pas non plus trop la condamner, parce que pour la majorité des couples, la violence verbale représente pour eux un véritable *sport* parental. Souvent après quelques bonnes prises de bec, le couple se fait des excuses mutuellement jusqu'au point de les inciter à faire l'amour. Et pour qu'il y ait réconciliation, cela implique au départ une certaine confrontation. L'équilibre psychologique du couple passe souvent par ce genre de réconciliation. Tout comme en cosmologie, l'ordre n'est possible qu'à partir du désordre, du chaos.

Par ailleurs, on dit que l'Homme est un animal raisonnable, alors peut-on vraiment associer le phénomène de la violence à des causes éducationnelles? Même si nos pulsions agressives, qui font partie de notre bagage génétique, peuvent conduire à des comportements violents, ce n'est pourtant pas tous les gens qui s'adonnent à cette violence. La qualité de l'éducation reçue y serait donc pour quelque chose. L'éducateur médiocre peut difficilement contribuer à l'épanouissement de ses proches, alors qu'un parent bon pédagogue aurait nul besoin de recourir à la violence pour éduquer ses enfants. Malheureusement, on ne choisit pas ses parents ni ses éducateurs.

Dans la plupart des cas, la violence entre conjoints résulte aussi d'un manque d'éducation. À défaut de régler ses différends avec compréhension, diplomatie et respect de l'autre, on préfère se déchirer en s'accusant mutuellement, tant que la situation n'a pas dégénéré en véritable violence. C'est à qui aurait raison sur l'autre sans jamais pouvoir s'avouer à soi-même qu'on est loin d'être parfait, et qu'il peut arriver à l'occasion qu'on puisse se tromper.

TABOU DE L'INCESTE

Selon la genèse, Dieu créa le premier homme et la première femme : *Adam et Ève*. Ce fut nos premiers parents qui ont eu deux fils : *Caïn et Abel*. Mais avec qui ces deux garçons ont-ils procréé si ce n'est avec leur mère afin d'engendrer des filles et des garçons qui, à leur tour, pouvaient se reproduire entre frères et soeurs dans de multiples relations incestueuses. Nous serions donc le fruit de rapports incestueux issus de la nature même du dessein de Dieu! Mais bien sûr, cette théorie créationniste relève d'une mythologie que les découvertes scientifiques ont vite classé au rang de simples croyances religieuses.

De nos jours on dit que les rapports incestueux découlent d'une maladie. Mais qui est le véritable malade? Est-ce la personne incestueuse qui laisse libre cours à ses fantaisies sexuelles instinctives, ou bien le refoulé qui se plie à toutes les normes établies par une certaine culture de société organisée? On répliquera peut-être en disant : «*mais que fait-on des viols et des agressions sexuelles*»? Nul doute que cette réplique serait tout à fait pertinente pour ce qui concerne les comportements déviants, voire criminels.

Mais que l'on se comprenne bien, car il s'agit ici de rapports incestueux consentis, d'un partage affectif et parfois sexuel entre *père/fille* - *mère/fils* - *frère/soeur*. En fait, tout ce qu'il y a de plus naturel en soi. D'ailleurs, si ce n'était pas naturel, l'inceste n'existerait tout simplement pas. Mais les normes et les interdits, eux, relèvent plutôt du culturel. Notre éducation puritaine et moralisatrice a contribué largement à nous faire percevoir la sexualité humaine comme étant quelque chose de sale, et non comme une saine expression de la nature. Cette tendance persiste encore de nos jours.

C'est bien sûr que l'âge du jeune doit être pris en considération. Car ce dernier doit être en mesure de bien saisir l'implication du geste et de pouvoir décider par lui-même si l'approche lui convient ou pas. Il doit de plus rester libre d'accepter ou de refuser tout rituel ou approche pré-sexuel. Encore une fois il n'est pas question ici de banaliser le phénomène, car un abuseur restera toujours un abuseur. En effet, pour certains individus il serait tout indiqué pour eux ou elles de ne pas laisser libre cours à leurs pulsions naturelles mal contrôlées qui pourraient les entraîner à abuser de l'autre et ainsi causer des torts irréparables. Ce qui est répréhensible dans les relations adulte/enfant, c'est le non respect de l'enfant, de son intégrité.

D'autre part, nous connaissons tous les rivalités fille/mère et fils/père qui surviennent chez les enfants vers un certain âge, entre sept et douze ans environ. Par exemple une jalousie s'empare de la jeune fille qui veut écarter sa mère afin de prendre sa place et jouer le rôle de séductrice auprès de son père. Pour cette jeune fille, il s'agit de son premier amoureux. Il en va de même pour le fils. Le père est repoussé hors du paysage par le fils qui doit avoir le champ libre pour sa première conquête amoureuse, sa mère. Cette attitude un peu hostile à l'endroit du parent «nuisible» ne relève pas nécessairement du culturel ou de l'éducation, mais bien plutôt d'un instinct primaire de reproduction de l'espèce. Cette expression de la nature quelque peu prématurée n'est en rien susceptible d'être perçue comme un véritable problème de société.

L'espèce humaine étant la seule espèce animale à prendre autant de temps à atteindre sa maturité au sein du noyau familial avant de prendre la clef des champs, alors le jeune n'a d'autres choix que celui de faire ses apprentissages avec les gens de son milieu. Il s'agit pour lui d'une forme d'initiation ou de préparation à la vie amoureuse et sexuelle. Et si le parent répond aux pulsions instinctives de l'enfant le plus sainement possible, alors il ne peut y avoir de désordre affectif ni de traumatisme psychique.

Malheureusement, dans le cadre d'une société répressive et pudique comme la nôtre, l'enfant n'a pas le droit d'exprimer sa sexualité au même titre que tous les autres besoins naturels, tels celui de boire et de manger par exemple. Au contraire, il lui faut dès le plus jeune âge refouler ses instincts sexuels conformément aux règles formulées par la collectivité, d'où le véritable risque de perturbation psychique. Il y a bien sûr le recours à la masturbation solitaire comme «soupape» de libération des pulsions sexuelles. Mais ce n'est pas une évidence pour tous et toutes, car cette pratique est encore soumise au tabou à l'intérieur même de plusieurs cellules familiales.

Tout individu, homme, femme ou enfant, qui s'adonne à des relations dites incestueuses peut-il vraiment être considéré comme un *malade* et de se voir contraint à suivre une thérapie

recommandée par la cour de justice? En fait, l'inceste serait-il plutôt un geste tout à fait naturel mais réprimé et condamné par une société assujettie par une fausse interprétation de la nature humaine depuis son évolution culturelle?

Car justement, une saine relation affectueuse, une tendresse mutuelle, de même que le désir sexuel de l'adulte à l'endroit de l'enfant, ou encore de l'enfant à l'endroit de l'adulte, ne devrait d'aucune façon être considérée comme pathologique. Tout au plus dans certains cas jugés abusifs, s'agirait-il d'une simple déviation psychologique de non-adaptation aux normes sociales concernant les rapports incestueux. Normes sociales ici faisant référence aux règles *tribales* établies jadis dans le but de maintenir un contrôle démographique à l'intérieur des familles, afin que tous puissent survivre à l'apport restreint de nourriture et de logement.

Au cours de l'évolution des espèces, la sélection culturelle a pris le pas sur la sélection naturelle, particulièrement chez l'espèce humaine. Or, le tabou de l'inceste comme barrière morale et outil culturel en faveur de la variété chez l'espèce, ainsi que la codification sociale des rapports amoureux ont changé radicalement la nature de la sexualité humaine. Bien plus qu'un outil biologique de diversité, la sexualité humaine a été réinventée par l'humain en tant qu'instrument de progrès et d'évolution culturelle. La sexualité humaine ne devait plus répondre à des instincts purement naturels, mais bien plutôt à des impératifs culturels. Alors serions-nous une espèce mentalement déséquilibrée de par une singulière évolution de notre culture au cours des derniers millénaires?

En fait, ce n'est pas tellement l'évolution culturelle en général qui a fait que l'humain soit plus ou moins déséquilibré mentalement. Non! Cette perturbation chronique du psychisme vient en grande partie de l'éducation, c'est-à-dire les interdits et les blocages dès le plus jeune âge. Bien que nécessaires au maintien d'une certaine civilisation, la moralité ainsi que les conventions sociales sont toutes anti-développement harmonieux des comportements humains. Résultat : nous sommes tous un peu «ZinZin» mais à des niveaux différents. Ce déséquilibre mental dont nous avons tous hérité est le prix à payer pour maintenir cette civilisation qui nous tient tant à coeur.

Vu sous cet angle, l'inceste ne nous apparaît plus tellement comme une maladie, mais bien plutôt comme une saine expression de la nature, une relation de tendresse et de sensualité. En d'autres mots, la recherche du plaisir par les sens. Est-ce tellement à proscrire? Et pourtant, ceux et celles pour qui la libido est plus puissante que toute règle morale ou toute prohibition sociale préétablie au regard de l'inceste, alors on aura recours pour ces gens (malades?) à des mesures coercitives ou à la thérapie. Bref, l'inceste serait un phénomène naturel, mais ce n'est pas normal d'après les normes de notre culture.

REGARD SUR L'EUTHANASIE

Avec le développement des sciences biomédicales et des nouvelles technologies qui s'y rattachent, il est possible aujourd'hui de maintenir en vie un individu en phase terminale durant des jours, voire des mois durant. Alors que le mourant devrait normalement être mort de façon naturelle. Lorsqu'une personne n'a plus sa conscience et que la maladie continue à dégénérer sans

qu'elle puisse faire marche arrière, je ne vois pas la nécessité de la maintenir dans l'existence avec des moyens artificiels et de la réduire à l'état de simple légume.

À ce jour, l'euthanasie est considérée comme un problème parce qu'elle repose en grande partie sur la moralité. Mais lorsque les mentalités auront changé au point d'atteindre un niveau de conscience plus humaniste à travers une évolution culturelle davantage axée sur une vision objective de la mort, alors l'euthanasie ne sera plus perçue comme un problème de morale, mais plutôt comme une décision d'ordre éthique. Une décision pertinente pour le plus grand bien de la personne en cause, ainsi que pour toute la collectivité.

Ne pas confondre les termes *éthique* et *morale*. Car l'éthique, contrairement à la morale, ne fait aucunement partie d'une doctrine religieuse. Elle est plutôt affranchie de tout dogme et se base sur le principe du «gros bon sens» à la suite d'une approche interdisciplinaire et humaniste. C'est à cette fin que l'on a inauguré des Centres de bioéthique dans certaines cliniques médicales. La bioéthique se préoccupe surtout des conditions qui se rattachent à une gestion responsable de la vie humaine.

Il n'y a pas que l'euthanasie *passive* (abandon des traitements) qui, elle, met fin à l'acharnement thérapeutique. Le recours à l'euthanasie humaine comporte aussi un autre mode d'intervention qui est cette fois-ci actif. Dans le voisinage du suicide assisté, l'euthanasie *active* implique que l'acte soit posé dans le but de provoquer directement la mort de personnes en mal de vivre et qui souhaitent en finir dignement. Même si une modeste loi concernant les soins de fin de vie et de l'aide médicale à «mourir dans la dignité» tente de s'implanter au sein de la communauté québécoise, cette pratique demeure sensiblement nuancée chez les intervenants ainsi que dans nos systèmes judiciaires. Le problème réside dans le fait que bon nombre de nos contemporains ne sont pas prêts à endosser un tel geste d'humanisme, étant encore trop enracinés dans leurs valeurs traditionnelles. Valeurs tout à fait justifiées pour l'époque, mais devenues désuètes pour les nouveaux humanistes à l'aube du troisième millénaire.

Qu'est-ce à dire? Tout d'abord le mot *humanisme* n'a pas la même signification pour tous. Selon la tradition judéo-chrétienne par exemple, on considère humanistes ou altruistes ceux qui font la charité aux pauvres et assistent les mourants dans leurs souffrances jusqu'à la dernière lamentation : «vous aurez une plus belle place au ciel», disent-ils. Combien de gens encore aujourd'hui portent la croix du crucifié, objet de torture et de mort symbolisant la souffrance et l'humiliation? Pour eux, il est nécessaire de passer par la souffrance pour expier ses fautes afin de sauver son âme. Cette tendance à l'ascèse ou à la mortification s'est un peu amoindrie au cours des dernières décennies, mais elle persiste toujours.

D'autre part, les néo-humanistes, eux, voient les choses d'un tout autre angle. Aider ceux qui sont dans le besoin, oui! Mais ne pas créer chez eux une dépendance chronique ni une reconnaissance absolue envers leurs «bienfaiteurs». Car cette forme d'altruisme relèverait beaucoup plus d'une stratégie d'endoctrinement que d'un véritable humanisme. Rendre les gens autonomes et responsables de leur qualité de vie : voilà les préoccupations fondamentales des néo-humanistes.

Pour le nouvel humaniste, la qualité de la vie prime sur tout, même sur toute forme de

moralité qui fait passer l'existence avant la dignité humaine. C'est pour cette raison qu'il n'hésite pas à recourir à des méthodes vraiment humanistes lorsqu'il s'agit de soulager la souffrance humaine quand cette qualité de vie n'est plus possible. Nous avons droit à la vie dit-on, alors pourquoi n'aurions-nous pas aussi droit à la mort? Il s'agit d'un choix entièrement personnel. Quel que soit notre système de pensée, nous avons tous des valeurs qui nous sont propres.

La grande difficulté d'approche à l'euthanasie active vient du fait que cette pratique ne fait pas encore partie de nos moeurs, et par conséquent elle a du mal à prendre sa place au sein des concepts philosophiques déjà existants. Tout comme l'avortement, l'euthanasie passive ou active n'est pas un choix de société. Elle ne relève pas non plus du politique ni du système judiciaire, et encore moins du domaine des religions, car trop de conjectures émanent de leurs différentes idéologies.

Dans un cas de force majeure, cette décision revient tout d'abord à la personne concernée tout en requérant du soutien de l'appareil médical. Et c'est justement en prévision d'une telle éventualité que l'on perçoit ici l'utilité d'un *testament biologique* préalablement signé par le bénéficiaire. Ce service est désormais accessible dans certains milieux hospitaliers pour ce qui concerne l'euthanasie passive, c'est-à-dire le non recours à l'acharnement thérapeutique au cas où il arriverait quelque chose de grave.

D'une façon ou d'une autre, le recours à l'euthanasie sur demande, qu'elle soit passive ou active, devrait nécessairement passer par la décision venant d'un comité d'éthique. Cet acte qu'est l'euthanasie ne peut se pratiquer dans l'isolement ou en clinique privée. De plus, cette demande doit faire l'objet d'une étude sérieuse et être approuvée ou non par des professionnels en bioéthique, ne serait-ce que pour empêcher les abus de toutes sortes.

Même si certaines valeurs morales sont encore d'actualité pour la plupart d'entre nous, il n'en demeure pas moins que d'autres valeurs possiblement mieux ajustées à la réalité d'aujourd'hui ne doivent pas pour autant être négligées, surtout lorsqu'il s'agit d'améliorer la condition humaine.

APPROCHE SUR LA MORT

Même si pour d'aucuns aborder un discours tel celui de la mort ne semble pas des plus séduisant, il n'en demeure pas moins que personne ne peut échapper à cette transition naturelle qui est le passage de la vie à la non vie. C'est ce qui amène quelques esprits curieux et avides de savoir de fouiller la question. À mon avis, il serait tout à fait pertinent de concevoir la mort comme la transformation d'une énergie active en une énergie passive, c'est-à-dire qui a retrouvé son état originel.

Si la mort est un élément qu'on appréhende et qu'on redoute, c'est qu'on a surtout peur de l'inconnu, et le fait de ne pas savoir ce qui se passe après nous angoisse. Car personne de son vivant ne peut vraiment en témoigner. Et nous avons l'impression que le phénomène de la mort est bien mystérieux et complètement en dehors de notre compréhension. Mais ce n'est pas le cas, puisque la mort fait aussi partie de la vie et que tous et chacun ont la possibilité d'en mesurer la

portée. Le phénomène est pourtant simple à saisir, il suffit d'observer la nature à travers la diversité de son expression. Comme il a déjà été dit : *«Rien ne se crée, rien ne se perd dans l'univers, tout n'est que transformation»*.

Les changements de processus de vie à la mort peuvent se traduire par une transformation de particules élémentaires, c'est-à-dire par de complexes réactions chimiques d'une même énergie. La mort réelle ça n'existe pas vraiment, il ne s'agit en fait qu'une apparence de mort. Lors du passage de la vie à la mort, la seule chose qui nous échappe ou qui s'éteint, c'est la conscience. Notre conscience s'éteint de la même manière qu'une ampoule électrique qui est coupée de son énergie. Un peu comme dans la phase du profond sommeil qui ne connaîtra plus jamais le réveil. L'unique frustration qui émane de cette conception de la mort, c'est que personne ne saura jamais qu'il est mort. Personnellement, je pense que c'est bien fait comme ça, car à quoi cela pourrait-il bien servir de savoir qu'on est mort?

Mais au-delà de cette mort apparente, tous les éléments dont notre corps est constitué ne peuvent être anéantis d'aucune façon. Ces particules énergétiques sont indestructibles, donc éternelles. C'est-à-dire que nous avons toujours existé et que nous existerons toujours sous forme énergétique. Bien sûr puisque ces éléments qui structurent notre organisme présentement étaient déjà quelque part dans le cosmos il y a des milliards d'années.

Par exemple le bébé qui va naître dans dix ou vingt ans existe déjà sous forme énergétique. Tous les éléments de base qui serviront à la structuration de son système vital sont présents dans la nature, et ces éléments sont sans cesse revitalisés par l'énergie solaire, notre source cosmique d'énergie indispensable à l'apparition de la vie sur terre. Ainsi, au moment de la conception du petit d'homme, tous ces éléments énergétiques seront réunis afin que la vie puisse s'exprimer à travers eux. Alors cette structure énergétique (organisme vivant) sera devenue active de par son autonomie, son auto-entretien. Et lorsque ce même système sera épuisé, selon les processus naturels de longévité propres à chaque espèce, tous les éléments qui auront servi à sa phase vitale retourneront à la nature, au cosmos. Une partie des particules élémentaires retrouvera un état solide et liquide, alors qu'une autre partie rejoindra divers champs d'énergie tels des nuages gazeux qui composent l'univers. Et le cycle recommence.

Notre passage sur la planète Terre n'est en fait qu'une expression bien éphémère d'une partie de cette énergie universelle qui a toujours existé et qui existera toujours. En d'autres mots, nous sommes «condamnés» à exister éternellement comme puissance énergétique, mais d'une façon totalement inconsciente. À preuve, personne d'entre nous ne se souvient des milliards d'années passées dans le cosmos avant sa naissance, et il en sera ainsi pour les autres milliards d'années lors de notre retour au cosmos. Même si l'espèce humaine représente la plus haute, la plus noble et la plus complexe organisation de la matière, la nature dans son expression la plus universelle, elle, ne fonctionne pas à travers les émotions, les sentiments, les croyances et les concepts philosophiques qui sont le propre d'une activité cérébrale, que nous avons l'habitude de nommer *conscience*.

Par ailleurs, même si ce transit de la mort fait partie du monde de la fatalité et du non retour à la conscience, il nous est quand même possible de l'apprivoiser, tout comme on apprivoise la solitude et la vieillesse. Nombre de gens ont réussi à développer une philosophie

qui leur permet de composer avec tous ces phénomènes naturels. Ces personnes vieillissent en beauté et avec une grande lucidité devant la mort qui approche, laquelle leur apparaît comme un renouvellement. Plusieurs tribus nomades, durant des millénaires, entretenaient aussi cette forme de philosophie. Lorsqu'un vieillard était trop âgé pour suivre le clan, il s'assoit bien sagement et attendait la mort avec une grande sérénité, car il savait que le temps était venu pour lui ou pour elle de retourner à ses origines.

D'un point de vue hautement ironique, on pourrait dire que la mort est le plus beau cadeau que la vie peut apporter au monde du vivant. Ce serait atroce d'imaginer vivre éternellement à travers un processus de perte d'autonomie, de maladies et de souffrances chroniques. Le cycle vie/mort a aussi pour fonction de nous soustraire de l'existence sensible pour ainsi permettre à d'autres individus de connaître une semblable aventure de par le don de vie.

RÉFLEXION SUR L'AVORTEMENT

À la question souvent posée à savoir si l'embryon humain a réellement droit à la vie, je répondrai d'abord que la notion de *droit* ne fait aucunement référence à la génétique, seulement au plan culturel. Aucun être vivant sur la planète ne peut prétendre avoir des droits du point de vue génétique car seule la sélection naturelle, depuis des millénaires, a contribué à la survie des espèces. Mais une société organisée peut, de par sa culture, se doter de certains droits en fonction du bien commun si la majorité donne son consentement. Si une société décide qu'un embryon humain a droit à la vie, alors les embryons auront juridiquement droit à la vie.

Mais, l'embryon humain en tant qu'individu en devenir, ne devrait-il pas systématiquement avoir droit à la vie? On ne peut répondre que ça dépend de la culture de chacune des sociétés et de son éthique vis-à-vis l'acte de procréation. D'autre part, si on se pose la question à savoir si un embryon a droit à la vie (en supposant encore une fois que cet embryon est celui d'un petit d'Homme en devenir, ce qui ne fait aucun doute) ne devrait-on pas aussi être en mesure de se demander si tous les humains pourraient aussi avoir droit à la mort, en référence ici à l'euthanasie active ou au suicide assisté comme choix individuel?

Au même titre que l'euthanasie, l'avortement n'est pas, a priori, un choix de société puisque les valeurs des uns ne sont pas nécessairement celles des autres. Il en va d'une éthique tout à fait personnelle. Répétons-le encore : par quelle autorité quelqu'un s'accorderait-il le droit de juger les valeurs d'une autre personne? La décision de se faire avorter devrait être prise à la suite d'une approche humaniste entre la patiente et son médecin. Ce n'est pas non plus diminuer la valeur de la vie que d'y voir d'autres valeurs qui lui sont rattachées. Que l'on soit d'accord ou pas avec leur évaluation, les femmes ont droit, elles aussi, à leur échelle de valeurs. Toute femme ayant atteint la maturité a le droit de décider ce qu'elle veut faire de son corps, y compris la question de donner la vie ou pas.

Mettre un enfant au monde doit être un geste rempli d'humanisme. L'enfant doit surtout être désiré de ses parents et naître dans des conditions favorables à son bien-être physique et psychologique. Cet enfant a aussi droit à une bonne éducation lui permettant de bien fonctionner dans la société. Trop souvent nous rencontrons des personnes mal équipées pour faire face à la

vie, et une naissance non désirée peut être la cause de bien des maux. Ne serait-il pas plus humain d'interrompre le début d'une grossesse plutôt que de risquer de mettre au monde un enfant dont la jouissance d'une vie normale et équilibrée soit perturbée?

Cela dit, comment arrive-t-on à respecter la vie tout en souhaitant légitimer l'avortement? Par exemple le libre-choix à l'avortement soulève un problème d'éthique et la solution n'est pas évidente à l'intérieur de luttes idéologiques. Pour les tenants d'une idéologie pro-vie, qui croient que la vie est sacrée, la question est close. Par contre, d'autres se questionnent encore à savoir quand commence la vie! Pour certains, la vie commence à la naissance. D'autres par ailleurs croient que la vie dans le sein maternel débute lorsque «spermato» rencontre «ovula», ou encore après quelques semaines de gestation lorsque le fœtus est viable. Et que c'est criminel d'interrompre une grossesse!

Il semblerait donc y avoir différentes façons de concevoir la vie, dépendamment de la niche idéologique dans laquelle on crèche. Ironiquement, on pourrait même aller jusqu'à dire que l'homme qui jette son sperme après la masturbation, et la femme qui a ses menstruations chaque mois peuvent être accusés de meurtre puisque ces substances n'ont pas servi à la reproduction et qu'elles sont sans aucun doute porteuses de vie. Comme on peut le voir, ces raisonnements mènent à la confusion, et ce qui est plus grave encore, c'est la culpabilité qu'ils peuvent développer à la suite d'un avortement souvent nécessaire à l'équilibre psychologique de la personne impliquée.

Je ne pense pas que le respect de la vie puisse se situer à ce niveau. Mais bien plutôt dans la reconnaissance des besoins et des aspirations de chacune à vouloir mener à terme ou non une autre vie. Le choix à l'avortement devrait être fait en toute liberté, afin de conserver une qualité de vie qui existe déjà, c'est-à-dire celle de la porteuse qui, à mon avis, a droit au plus grand respect.

C'EST QUOI LA VIE ?

Qu'est-ce que la vie? se demande-t-on. Si l'on fait abstraction de toute référence théologique ou philosophique pour définir la vie, libre à nous de constater que la vie, telle que nous la connaissons à travers les théories scientifiques, ne relève nécessairement pas de la métaphysique, bien qu'elle soit immatérielle. La vie, tout comme le feu, n'est pas matérielle. Ce sont des procédés de transformation tout simplement.

Par ailleurs, la matière dite vivante est composée de protons, neutrons, électrons, atomes, molécules et cellules qui, eux, sont matériels et bases élémentaires constituant le monde du vivant. Y compris nous les humains. Or, la vie c'est le mouvement thermodynamique de ces éléments.

En d'autres mots, ce que nous appelons la vie n'est en fait qu'un procédé complexe de nature chimique permettant la transformation d'une énergie passive (nourriture) en une énergie active (protéines, acides nucléiques, enzymes, agents catalyseurs, chaleur, etc.) Une véritable centrale énergétique de la structure cellulaire. De cette «mécanique» biologique de base émanent

toutes les activités cérébrales telles : la conscience de soi, les états psychologiques, les facultés intellectuelles et les perceptions des sens.

Bien sûr, les spéculations théoriques sur les processus énergétiques de la vie n'ont certes pas atteint leur apogée. Les recherches se continuent et les découvertes de nouvelles théories pour ce qui concerne le monde du vivant n'ont pas fini de nous étonner. C'est à suivre!

POURQUOI LA VIE ?

Pourquoi la vie? Voilà le genre de question qu'il faut surtout éviter de poser, et pourtant on se la pose. Le vivant étant lui-même la vie, qui en dehors du vivant serait en mesure de ressentir la vie plus que lui? Seul le vivant ressent ce qu'est la vie. Nulle autre dimension de la réalité ne peut, sauf le vivant lui-même, manifester la vie. Chacun d'entre nous perçoit par instinct ce qu'est la vie. Elle est partie intégrante de tout notre organisme. Il serait alors vain de chercher le *pourquoi* de la vie, puisqu'il n'existe aucune réponse à cette question.

La véritable problématique réside dans le fait qu'on refuse systématiquement de reconnaître la vie telle qu'elle se manifeste en chacun de nous. On voudrait qu'elle soit autre chose que ce qu'elle est. Ainsi, on tente de la conceptualiser et de la définir avec des mots, avec des qualificatifs. Par exemple, on suppose que la vie est d'origine divine, qu'elle est merveilleuse, absurde, illusoire ou encore éternelle. Mais il ne peut y avoir de vocabulaire ni de concept abstrait qui puisse réellement traduire la vie mieux que la vie elle-même. La vie n'est pas ceci ou cela. La vie c'est la vie tout simplement.

Pourtant, bien des gens s'interrogent à savoir si la vie existe vraiment dans le concret, un peu comme s'ils étaient en dehors de cette vie, comme si elle ne leur appartenait pas. Plusieurs d'entre eux se demandent même comment la vie peut être possible sans l'intervention d'une intelligence surnaturelle. Ils se disent en toute innocence : *«la matière ne serait-elle pas le véhicule de cette entité divine appelée âme»?*

On retrouve ce genre de questionnement surtout en milieu ésotérique, dans les religions et sectes notamment. Et les réponses que les adeptes exigent ne sont pas nécessairement celles qui se rapportent à la vie elle-même, mais plutôt celles qui sont en résonance avec leur propre conception de la vie, ou en accord avec ce qu'ils souhaiteraient qu'elle soit. En effet, ces gens s'attendent habituellement à recevoir une explication enrobée de sucre, une conception de la vie qui puisse satisfaire leur désir entretenu de ce que pourrait être son dessein, le but de son existence.

Dans ce domaine comme dans tout autre, la prudence est de rigueur. Les sources d'information concernant l'essence même de la vie doivent nécessairement passer par le libre examen. Car pour éviter la déception d'une explication un peu trop ambiguë pouvant provoquer un éventuel désordre affectif, surtout chez les esprits de haute voltige (les mystiques), il serait plus sage pour un individu avide de savoir de ne pas trop compter sur les autres pour découvrir les «mystères» de la vie. Personne n'est détenteur de la vérité absolue. Vivre pleinement sa vie, cela implique que nous puissions l'assumer dans sa dimension la plus concrète. Nous sommes

des êtres capables de sensibilité et d'émotivité, mais nous sommes aussi des êtres pourvus de rationalité. Il ne faut surtout pas hésiter à s'en servir.

D'ailleurs, ce *pourquoi la vie* n'est pas une question à laquelle on peut trouver réponse. La vie s'exprime et elle est perçue à travers les sens : phénomène naturel propre à tout organisme vivant. Mais il est fort à propos et tout à fait légitime de chercher à comprendre *comment* la vie est apparue sur terre. Par quel mécanisme évolutif la matière vivante arrive-t-elle à s'auto-organiser? D'où venons-nous, qui sommes-nous et où allons-nous? Voilà un objet de recherches intéressant et pertinent à un problème vieux comme le monde et en rapport direct avec le phénomène de la vie.

LE SENS DE LA VIE

Le principe premier du tout entité vivante, animale ou végétale, c'est la reproduction de l'espèce. Son but ultime, c'est la vie elle-même ainsi que sa qualité. Ce qui est déjà considérable en soi. Mais l'humain, de par sa culture, ne se limite pas à ces réalités instinctives primaires. Non, il lui faut trouver un sens à cette vie, une transcendance qui le sécurise et le rassure. Ainsi, celui ou celle qui n'a jamais philosophé sur le sens de la vie ne pourrait, selon moi, prétendre au titre de philosophe. Alors je tente une plongée au coeur même du sujet.

D'entrée de jeu, on pourrait toujours avancer l'hypothèse que le sens de la vie est une notion abstraite inventée par l'Homme pour l'aider à assumer son existence. Comme de nombreuses personnes l'ont déjà fait avant moi, après maintes réflexions sur le sens de l'existence, j'arrive à cette conclusion que la vie est absurde, qu'elle n'a pas vraiment de sens et qu'elle ne vaut peut-être pas la peine d'être vécue. Par conséquent, j'ai le choix de l'accepter telle qu'elle est, de l'assumer, ou encore de la rejeter. Mais comme je n'ai pas le courage de mettre fin à mes jours, qu'est-ce que je fais? Je ne peux tout de même pas brailler sur mon sort jusqu'à la fin de mes jours! Il me faut donc trouver une alternative, une solution, en supposant bien sûr qu'une telle solution puisse exister.

Pour combler ce vide existentiel qui n'est pas des plus sécurisants, je pourrais toujours me réfugier dans la spiritualité religieuse pour y puiser quelques éléments qui pourraient donner du sens à ma vie. Mais ça ne m'intéresse pas vraiment, car j'ai déjà goûté à cette médecine de sorcières qui ne fait qu'entretenir les illusions et les faux espoirs. Alors peut-être pourrais-je m'élever au niveau du scientifique et m'identifier à une parcelle d'énergie universelle indispensable à l'évolution du grand mouvement de l'univers? Cette alternative ne pourrait être soutenue bien longtemps puisqu'elle fléchirait sous le poids du libre examen, c'est-à-dire de ma pensée rationnelle ou de mon esprit critique qui remet tout en question, y compris mes faibles convictions personnelles.

En fait, je me considère comme étant un sceptique qui s'accorde le bénéfice du doute. Le véritable bénéfice que j'ai pu retirer de ce doute n'est rien d'autre que la reconnaissance d'une heureuse relativité au niveau des perceptions humaines. Et c'est à travers cette incontournable relativité que j'ai pu assumer le mieux possible ce doute perpétuel qui m'accompagne dans toutes mes réflexions. Le relatif n'est pas pour moi quelque chose de vertigineux qui s'apparente au

nihilisme. Au contraire, l'aspect relatif du monde et des choses m'incite à approfondir davantage ma pensée et à puiser à travers ce doute systématique, des éléments stables et rassurants de mon univers intérieur qui font directement référence à mes sentiments, mes connaissances et mon vécu. Tout en reconnaissant que, pour quelqu'un d'autre, une dimension de sa «réalité» ou de ses perceptions puisse être autrement.

Comme c'est bizarre, même si je trouve la vie quelque peu absurde, je me perçois toutefois comme un homme relativement heureux, et qui a le goût de mordre dans la vie. Il existe donc en moi une force vitale qui me pousse à continuer. Mais, quelle est cette puissance qui fait que, même si je considère absurde le fait d'exister, j'ai toujours le désir de poursuivre l'aventure? À mon avis, l'explication la plus pertinente ne peut être que l'instinct de conservation propre à toutes les espèces. Et si cet instinct de survie n'existait pas, je ne serais certes pas là pour en témoigner, ni vous non plus pour me lire présentement. Toutefois, cet instinct de survie ne peut, à lui seul, générer ce que nous pourrions considérer comme étant un élément qui pourraient vraiment donner du sens à notre vie.

Partant d'une approche purement rationnelle, on constate que l'existence humaine se résume ainsi : on arrive au monde, on s'occupe pour un certain temps (études, travail, loisirs), et puis on quitte ce monde pour l'éternité. Si l'on fait preuve d'honnêteté intellectuelle, force est de reconnaître que la vie par elle-même ne représente pour le vivant aucune finalité transcendante, aucune utilité perceptible. Le phénomène nous apparaît sous un aspect plutôt banal puisque, a priori, la vie ne semble vraiment pas avoir de sens, même si l'espèce humaine présente des capacités cognitives remarquables.

Mais justement, c'est à la raison humaine qu'il revient de trouver un sens à la vie. Le fait qu'un individu ressent le besoin de savoir si la vie a un sens, c'est qu'il possède la faculté de projeter sa pensée vers le futur, contrairement aux animaux dits «inférieurs». L'être humain est le seul parmi les autres espèces à savoir qu'il va mourir un jour. C'est ce qui fait toute la différence de par cette faculté de perception sensorielle de l'espace/temps. Cette caractéristique propre à l'intelligence humaine est le résultat d'une singulière évolution du cerveau au cours de l'évolution. Ce qui lui donne la capacité de choisir sa raison d'exister.

Et pouvoir choisir ce n'est pas rien! En effet, le sens de la vie n'est pas inné, il faut l'inventer, le découvrir pour soi-même à partir de ce que l'on est, de ce que nous désirons être. Cela est très important de trouver un sens à notre vie, même si parfois ce cheminement intérieur est difficile. Un individu qui n'aurait pas réussi à intégrer en lui la moindre lueur de sens ne pourrait survivre. Le sens de la vie n'est pas non plus étranger à l'espoir, car sans lui, l'existence humaine deviendrait insupportable. Le seul fait d'espérer que quelque chose de nouveau, de gratifiant ou d'agréable puisse se produire dans notre vie, cela est suffisant pour s'accrocher à cette vie.

En conclusion, il ne faut surtout pas attendre de l'extérieur un sens à notre vie. Personne ne va l'offrir sur un plateau d'argent. C'est à nous de développer des attitudes, des façons de penser susceptibles de nous aider à alimenter un sens de la vie qui nous est propre. Il n'existe pas non plus de philosophie de vie *prête-à-penser* ou identique pour tous. En fait, nul ne peut vraiment dire si la vie a un sens ou si elle n'en a pas. La vie a le sens qu'on veut bien lui donner. C'est donc

à chacun de le découvrir pour lui-même au plus profond de son être, et de l'entretenir tout au long de son existence.

SURPOPULATION : croissance démographique

Nous serons bientôt plus de huit milliards d'habitants sur la planète. On prévoit que d'ici trente-cinq ans environ, la population mondiale actuelle aura doublé. Pour certains, ce nombre peut sembler astronomique, alors que pour d'autres il apparaît dérisoire par rapport à l'immensité des territoires pouvant accueillir beaucoup plus d'individus, sans pour autant mettre en danger le fragile équilibre des écosystèmes planétaires.

Et pourtant, à travers toute cette ambiguïté, on s'inquiète de la qualité de vie qu'hériteront nos enfants et petits-enfants. On surveille de près les intrusions parasites de l'Homme dans l'environnement. Le mot *pollution* fait désormais partie de notre discours quotidien et l'écologie est presque devenue une religion, au même titre que le végétarisme pur dont la pratique ressemble davantage aux rituels religieux traditionnels, dans un dessein mystique. Même les non-fumeurs ne tolèrent plus la présence des fumeurs à l'intérieur de leur milieu de vie, dans leur espace vital.

Paradoxalement, au niveau gouvernemental on met sur pied des programmes d'aide à la famille afin d'inciter les gens à faire plus d'enfants. Mais l'espoir d'amélioration à long terme en matière de qualité de vie pour les familles n'est pas très grand. Car une politique est d'avance vouée à l'échec si elle ne fait qu'encourager les gens à procréer, alors que les espaces vitaux en matière de logement ne permettent plus d'accueillir les familles nombreuses. Sans compter les difficultés financières à subvenir aux besoins dans une société qui est constamment sollicitée à consommer. Et que dire de toute cette duplicité entourant le jeu politique de l'immigration : *«nous sommes un peuple accueillant»*, disent-ils! Or le danger imminent d'une surpopulation ne semble pas les préoccuper outre mesure. L'économie du pays, le développement sauvage et surtout le bonheur immédiat de l'électorat sont les bases essentielles de leur philosophie politique.

Ces propos sont-ils une interprétation abusive de la situation? Peut-être! Quoi qu'il en soit, on a tendance à oublier la situation qui avait cours en Angleterre à l'époque des guerres napoléoniennes: croissance rapide de la population, pénurie de nourriture et taux de chômage élevé. Mais pour les gens d'alors, cette préoccupation n'était que temporaire. En effet, il y avait les vastes terres d'Amérique à conquérir et à coloniser. Il y avait aussi le commerce des céréales à l'échelle internationale pouvant les sauver de la famine. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Il ne reste plus de terres à conquérir, à moins de changer de planète! Et même si les pays industrialisés se sont dotés d'une technologie avancée dans le domaine de l'agriculture, il n'en demeure pas moins que la planète ne peut nourrir au-delà de ses capacités.

Est-on enclin à vraiment saisir l'importance d'un écosystème en équilibre? Ou au contraire, se complait-on à fonctionner à travers des rapports de force où prime la compétition à l'échelle planétaire? Dans une société comme la nôtre, a-t-on la volonté de changer les habitudes de vie et de se soumettre à certaines contraintes? Une solution au problème démographique dans le monde

ne peut que résider à l'intérieur d'une politique de contrôle de l'accroissement des populations. Car il ne faudrait pas attendre que les guerres, la famine, les épidémies ainsi qu'une pollution irréversible viennent régler la situation. Pas plus qu'un retour en arrière du puritanisme ou d'une apologie moralisatrice en ce qui a trait au contrôle des naissances, même si les méthodes de contraception ne sont pas disponibles à la majorité des populations mondiales.

À cette fin, une bonne diffusion de l'information afin de sensibiliser tous les habitants de la planète au danger que représente une surpopulation ne devrait pas être négligée. C'est une responsabilité qui incombe à toute la communauté planétaire. La santé et l'équilibre de la planète, c'est l'affaire de tous et de chacun!

POLLUTION DES ÉCOSYSTÈMES

Hier, l'humanité se dirigeait vers un mur.
Aujourd'hui, l'humanité est dans le mur.

Voici quelques-unes des options pour en sortir :

- ~ Commençons par développer une conscience collective de notre situation.
- ~ Favoriser une politique mondiale de contrôle démographique.
- ~ Revoir et «panser» la planète dans sa globalité.
- ~ Changer ou modifier nos modes vie.
- ~ Pratiquer une simplicité volontaire.
- ~ Opter pour un retour à l'essentiel.

La transition entre le biologique et le culturel pour ce qui concerne l'évolution de l'Homme s'est produite depuis déjà plusieurs millénaires. C'est vers cette époque que les humains ont commencé à créer un déséquilibre au niveau de la sélection naturelle en se surprotégeant par des lois et des méthodes de survie. Ce phénomène était tout à fait pertinent à une espèce en voie de civilisation. Mais voilà que nous nous retrouvons aujourd'hui avec une surpopulation de même espèce qui est en train de s'empoisonner elle-même par sa pollution. Consciente ou pas, l'humanité est actuellement en processus de suicide collectif.

En rapport avec le monde du vivant, c'est-à-dire tout ce qui compose la biosphère, y compris l'Homme, il serait assez prétentieux d'avancer l'hypothèse selon laquelle l'espèce humaine est supérieure ou ayant une plus grande valeur que toute autre espèce. Si l'on fait abstraction de toute référence théologique ou philosophique pour définir l'humain, libre à nous de constater que l'espèce humaine est similaire à toutes les autres. Chaque espèce présente toutefois des caractéristiques différentes mais ne peut rationnellement être perçue comme étant supérieure ou inférieure aux autres, ou ayant une plus grande valeur.

Le concept de valeur ne peut s'appliquer entre des espèces issues d'une même source originelle, d'un même principe fondamental d'auto-structuration énergétique, qu'elles soient animales ou végétales. Et si l'Homme présente des aptitudes psychophysiologiques particulières, cela peut s'expliquer par le fait que son cerveau a subi au cours des millénaires, une singulière et complexe évolution. Ce qui n'en fait pas pour autant un être à part. Ce n'est pas non plus un

critère d'intelligence que de se percevoir comme des individus ayant reçu une mission divine à accomplir, à savoir dominer la nature dans son ensemble.

Et pourtant, c'est ainsi que l'humanité depuis plusieurs siècles, tout en appelant à une divine Autorité (la bible : *«croissez et multipliez-vous sur toute la surface de la Terre, et soumettez-la»*), a justifié son viol répété de la biosphère. C'est-à-dire pillage et gaspillage sans borne des ressources naturelles, pollution des écosystèmes, etc. Et tout ça, au détriment des autres espèces. L'Homme se croyait investi d'une Supériorité et d'une Autorité sur tous les animaux et sur l'environnement, et qu'il pouvait en disposer tout à son aise sans se préoccuper des conséquences. Malheureusement, on ne peut que constater l'ignorance et l'innocence de tels comportements. C'est seulement aujourd'hui que l'humain commence à prendre conscience que tout est relié, et de l'importance de protéger son écosystème planétaire, le monde du vivant.

On a mis plusieurs années pour en arriver à un tel déséquilibre de la nature, et on a encore bien des ajustements à faire avant de retrouver l'harmonie primitive. Évidemment, il n'est pas question de retourner à l'âge de pierre ou à la loi de jungle pour recréer l'équilibre naturel de jadis. Avec toutes les connaissances acquises jusqu'à maintenant, il est sans doute possible de rééquilibrer notre planète. D'abord par une prise de conscience collective de la situation. Ensuite, mettre en place des mesures très serrées de contrôles des populations et de respecter son environnement, enfin tout ce qui compose la biosphère. Ces moyens sont les seuls vraiment efficaces que nous connaissons jusqu'ici afin de permettre une meilleure qualité de vie.

Théoriquement, ce défi est à la portée de l'Homme moderne. Il suffit de passer à l'action sans trop tarder. Surtout ne pas attendre qu'il soit trop tard. Cependant, les techniques seules ne peuvent remédier à cette situation déjà considérée comme très critique. L'unique volonté de dépolluer à partir de corvées sporadiques pour l'assainissement des sites ne suffira pas. On aura beau essayer tous les moyens techniques qui sont à notre disposition pour protéger l'environnement, ce sera peine perdue. On aura fait que repousser l'échéance du chaos. Comme je l'ai déjà dit précédemment, nous dépasserons bientôt les huit milliards d'individus sur la planète. On le sait, tout organisme consomme et rejette des déchets. Pour se nourrir, celui-ci doit détruire une partie de l'écosystème qui, lui, a besoin d'un certain temps pour se régénérer. Et si ce fragile équilibre n'est pas respecté, c'est la catastrophe écologique. C'est pourquoi d'autres moyens devront nécessairement s'y ajouter pour en arriver à un véritable équilibre planétaire.

En plus des techniques, il nous faudra aussi *penser* la planète dans sa globalité, développer une conscience planétaire. C'est-à-dire prendre en considération l'impact démographique comme facteur premier de la dégradation de l'environnement à l'échelle mondiale. Puis mettre à la disposition des populations tous les moyens dont elles auraient besoin afin d'assumer elles-mêmes la responsabilité du contrôle des naissances, que ce soit par les méthodes contraceptives, le recours à la stérilisation ou le libre choix à l'avortement. Que l'on soit d'accord ou pas avec ces méthodes, il n'en demeure pas moins qu'elles sont inévitables si nous souhaitons que d'autres générations puissent elles aussi profiter d'une certaine qualité de vie pour le moins supportable.

DÉSARMEMENT COMME STRATÉGIE

Afin de rassurer la population en général et d'assoupir la ferveur des militants pour la paix en particulier, les grandes puissances font miroiter un avenir plus stable à l'intérieur d'une politique en faveur du désarmement. S'agirait-il plutôt d'une stratégie politique déguisée qui aurait pour intention le remplacement pur et simple des anciens instruments de guerre devenus désuets pour une nouvelle génération d'armes beaucoup plus efficaces?

Quoi qu'il en soit, je ne suis pas tout à fait convaincu que la politique du désarmement soit une solution pertinente aux problèmes que soulèvent les sociétés à travers leurs différentes idéologies politiques, culturelles ou religieuses. Les hommes sont encore loin d'une sagesse universelle leur permettant de se faire confiance mutuellement. La tolérance au pluralisme idéologique n'est pas acquise et l'idéologie scientiste n'est pas non plus garante des changements de mentalité ni de la survie de l'humanité.

Il serait prématuré à mon avis de prendre le risque d'un désarmement radical, voire partiel. Car advenant une telle éventualité, de petits groupes isolés ne sauraient tarder à reprendre les flèches et les gourdins. N'oublions pas que si nous vivons en paix depuis près d'un demi-siècle dans nombre de pays, c'est que les supergrands sont armés jusqu'aux dents et qu'ils ont peur les uns des autres. Qui plus est, les grandes puissances savent très bien qu'en déclenchant une attaque avec armes nucléaires, cela aurait l'effet d'un suicide collectif. Alors cette stratégie de dissuasion par les armes sert en quelque sorte de cran d'arrêt au déclenchement des hostilités.

Pour ces grandes puissances, les jeux sont faits. Ils ne peuvent plus se permettre d'être en désaccord, pas plus que de poser des actes irréfléchis sans devoir s'asseoir à une même table et d'entretenir un discours amical afin de satisfaire les partis impliqués. Dans une certaine mesure, il serait sans doute justifié d'affirmer que *les stratégies de l'échiquier mondial sont changées*. On pourrait même prévoir pour les années à venir une fusion entre les supergrands afin qu'ils puissent mieux consolider leurs rapports, et ce, dans un respect mutuel. Ce procédé de conciliation pourrait servir d'exemple à plusieurs pays à travers le monde, enfin ceux à qui l'idée de coopération internationale aurait été étrangère.

La majorité est contre la course aux armements et avec raison sans doute. Certes, les armes nucléaires font peur et c'est un sentiment qui est facilement compréhensible. Nous désirons presque tous vivre sans cette menace constante qui plane au-dessus de nos têtes. Pourtant, il faut se faire à l'idée que c'est, pour l'instant, le *prix à payer* si nous voulons continuer à entretenir une paix durable. Face à ce dilemme, je préfère encore fonctionner avec une épée suspendue au-dessus de la tête, plutôt que de marcher dessus, comme le font des milliers d'individus dans certains pays actuellement.

Avant d'espérer une paix mondiale à toute épreuve, il serait fondamental avant toute chose de pouvoir faire la paix avec soi-même, notre famille, notre conjoint, nos voisins, etc. De nombreuses étapes sont à franchir avant que l'humanité soit en mesure de prétendre à une paix universelle. Il est toutefois permis d'entretenir l'espoir que tous les peuples, sans exception, dans les décennies qui vont suivre, puissent s'investir d'une plus grande sagesse pouvant les amener à développer une conscience planétaire et à se fondre dans le respect des différences.

Mais ce n'est pas évident, car depuis la plus grande antiquité, prophètes, grands sages et chefs religieux ont essayé par diverses apologies moralisatrices d'apporter la paix dans le monde, mais sans succès. Même de nos jours, on semble attendre encore le miracle d'une humanité conciliante et à jamais paisible. Dans les milieux ésotériques par exemple, on espère toujours la venue d'un Sauveur ou grand Monarque sur terre afin d'instaurer un gouvernement mondial d'inspiration divine pouvant sauver l'humanité. Mais se pourrait-il que ce «Messie» tant attendu soit déjà parmi nous?

D'un point de vue hautement ironique, j'en conviens, ce «Sauveur» qu'on attend depuis si longtemps ne serait-il pas la *Fusion nucléaire*, c'est-à-dire la bombe atomique? Sans pour autant déifier la puissance nucléaire, il faut tout de même admettre que cette dernière fait force de dissuasion entre nations autrefois belliqueuses, et ce, depuis bon nombre d'années. Outre les conflits sporadiques rapidement contrôlés de quelques pays à travers le monde, jamais dans toute l'Histoire de l'humanité on n'a vu la paix durer aussi longtemps entre grandes nations militairement bien organisées. Force est de reconnaître aussi que les sanctions économiques appliquées entre pays dépendants les uns des autres font preuve de stratégies partielles comme remplacement d'affrontements armés.

Depuis 1945, après les bombardements d'Hiroshima et Nagasaki, le spectre effroyable d'une explosion nucléaire hante l'esprit des hommes. Et petit à petit, en toute conscience, cette hantise fait poindre les premiers germes d'une détente sans cesse croissante entre les peuples. Avec la menace constante d'un conflit nucléaire, l'humanité n'aurait plus désormais d'autres choix que celui d'une conciliation permanente. Alors qui ou quoi d'autre que cette puissance nucléaire pourrait mieux remplir ce rôle «messianique» ou, si vous préférez, ce rôle de médiateur de la paix entre les nations?

Mais il ne s'agit là bien sûr que de pures spéculations théoriques. Car sur le terrain, nul ne pourrait vraiment être persuadé ou encore se satisfaire d'emblée d'une telle probabilité de paix durable via ce genre de médiateur. Parallèlement toutefois, la recherche d'une éthique universelle et pertinente à la dignité humaine doit nécessairement être encouragée.

INSTINCTS PRIMITIFS

On se demande pourquoi les humains posent des actes de violence plus ou moins justifiés. Au départ il faut bien voir que l'humanité n'est rendue qu'au stade de l'adolescence dans sa croissance évolutive. Même si nous pensons avoir atteint un niveau d'évolution suffisamment élevé pour notre époque, nous sommes encore bien marqués dans notre inconscient par des instincts primitifs qui, jadis, étaient nécessaires pour la survie de l'espèce.

L'humanité est donc toujours en évolution et on pourrait affirmer que, de nos jours, la nature de l'homme se manifeste aussi bien en tant que constructeur, qu'en tant que destructeur. D'ailleurs, il est facile d'observer ces comportements chez des enfants de trois à quatre ans environ. Le jeune enfant prend un plaisir fou à construire un château avec son jeu de blocs. Il prend aussi autant de plaisir à le détruire d'un bon coup de pied.

Le même enfant une fois adulte change un peu ses attitudes, principalement à cause de l'éducation qu'il a reçue et des règles sociales qui le contraignent. Mais ses pulsions agressives primaires sont toujours en veilleuse dans son inconscient. Il suffit d'un peu de laxisme de la part de ses éducateurs, ou encore que sa conscience personnelle lui permet d'agir en toute insouciance pour qu'on lui reproche des actes criminels parfois.

Les comportements excessifs d'agressivité sont-ils toujours issus de la génétique ou, s'il peut arriver à l'occasion qu'ils résultent de notre culture? À cette question je répondrai que les causes premières des comportements agressifs peuvent distinctement être imputées soit à la culture, soit à la génétique. Mais la ligne de démarcation est très subtile. Par exemple lors d'un conflit armé entre deux nations, sont qualifiées de culturelles l'organisation des forces militaires et les stratégies qui lui sont rattachées pour mieux frapper l'ennemi.

Les caractères génétiques, eux, même après quelques milliers d'années de civilisation chez l'humain, continuent d'alimenter nos pulsions agressives primaires. On pourrait donc avancer l'hypothèse selon laquelle l'organisation et le déplacement stratégique des troupes militaires sont culturels, alors que les coups portés directement à l'ennemi ne peuvent trouver leur justification qu'à partir d'un instinct de survie. Il en serait de même pour la chasse sportive ou les combats de boxe organisés. Les stratégies sportives sont culturelles mais les coups portés relèvent de la génétique, d'un instinct inconscient de survie.

En admettant que l'évolution biologique ne soit possible que par mutations génétiques (évolution relativement stable depuis l'avènement du culturel), pourrait-on conclure que l'amélioration des comportements humains viendrait d'un facteur autre que celui de la génétique? Sans aucun doute! C'est donc dire que nos attitudes ne peuvent être modifiées qu'à partir du culturel.

En fait, serions-nous en partie responsables de nos comportements excessifs d'agressivité et de la lenteur de notre évolution culturelle? Notre attitude avec les générations qui nous succèdent est-elle susceptible d'influencer et de promouvoir le développement intégral de l'individu? Quel modèle de comportement désirons-nous laisser en héritage à nos descendants? Combien de parents encore aujourd'hui offrent des jouets de guerre à leurs enfants, et combien de nos jeunes éprouvent un véritable plaisir à s'amuser avec des jeux vidéo où la violence est presque toujours présente? Que l'on soit grand ou petit, il semblerait que nos instincts primitifs cherchent constamment à refaire surface.

Il n'est pas question ici de culpabiliser l'individu, mais plutôt d'essayer de comprendre telle attitude ou tel comportement agressif parfois difficile à s'expliquer. En fait, l'Homme est ni bon ni mauvais en principe. Mais il peut arriver qu'il pose des gestes plus ou moins répréhensibles, lesquels sont bien souvent le résultat d'événements ou de circonstances fortuites ou imposées par le milieu. Le phénomène va sans doute se poursuivre. Cependant, il est à espérer que peut-être un jour les humains réussiront à atteindre une maturité digne de ce que nous pourrions ambitionner comme un idéal de civilisation.

CONCEPT D'INTELLIGENCE

L'intelligence en tant que faculté intellectuelle fait l'objet de nombreuses recherches en neuropsychologie. L'étude de ce phénomène qu'est l'intelligence donne lieu, encore aujourd'hui, à bien des controverses chez les scientifiques, et les théories qui en sortent n'ont pas fini de nous questionner. Aussi est-il louable de continuer à s'interroger et même d'y apporter notre humble part de réflexion afin de contribuer à l'avancement de cette recherche, bien que ce genre d'investigation soit assez vaste.

Contrairement à l'épée qui ne peut se trancher elle-même, la pensée humaine peut-elle s'investiguer elle-même? En fait, notre «esprit», si malin soit-il, ignore tout du cerveau dont il dépend. Il ne peut deviner tout seul qu'il fonctionne à travers des interactions synaptiques entre des myriades de neurones. Or, ce que notre pensée connaît de notre pensée, elle n'a pu le connaître que par des moyens extérieurs si on peut dire, par des méthodes d'investigation scientifiques. Il est quand même surprenant de voir qu'au départ, la connaissance de la pensée puisse émerger d'un iceberg d'ignorance dans notre relation à nous-mêmes. L'inconnu n'est pas seulement le monde extérieur, c'est surtout nous-mêmes.

Pourrait-on qualifier d'intelligent un individu qui posséderait de grandes facultés intellectuelles mais qui serait incapable de bien gérer sa vie personnelle et sociale? J'attends des réponses! La définition la plus classique de l'intelligence passe par des facultés telles que la cognition, l'imagination, le langage, l'introspection, la projection, la conceptualisation, etc. À cet ensemble d'aptitudes mentales chez l'humain, j'ajouterai que les caractéristiques de l'intelligence correspondent aussi aux habiletés à jongler avec ses connaissances et ses intuitions. D'où cette puissance de la prise de décision juste et adéquate. D'ailleurs, il n'y aurait pas d'intelligence efficace sans une certaine base de connaissances. L'individu qui, dans sa jeunesse, n'aurait pas appris les rudiments du scoutisme par exemple, aurait bien du mal à survivre seul en pleine forêt vierge, si intelligent soit-il.

Si l'évolution a permis aux humains de développer leurs facultés cérébrales, alors ces dernières n'ont d'autres fonctions que celles de la survie de l'espèce. C'est ainsi que l'Homme, au cours des millénaires, a réussi à s'adapter et à transformer son environnement. Outre le concept classique d'intelligence comme notion de valeur, il serait fort à propos de concevoir plutôt cette aptitude cérébrale comme étant un système organique qui fonctionne admirablement bien, qui a la capacité de s'adapter à toute situation. Donc, à la fois la plus complexe, la plus noble et la plus haute fonction qui soit spécifiquement attribuable au plus beau fleuron de l'évolution biologique: l'intellect humain.

Pour ce qui est du degré d'intelligence chez les animaux dits «inférieurs», on laisse entendre qu'il se limite à leurs besoins primaires. Le fonctionnement de leur système nerveux central ne semble pas dépasser le stade de l'instinct. Pourtant, les castors construisent des digues, les abeilles fabriquent des ruches, un peu comme l'Homme construit des barrages et des édifices à bureaux. La différence entre les architectures se trouve dans le fait que les constructions des humains sont plus complexes. Il est quand même étonnant de voir l'aménagement de certains abris structurés par des animaux. Ils ressemblent de beaucoup à ceux des humains. Pensons aux termitières par exemple. Tout comme l'Homme, l'animal s'adapte aussi très bien à son environnement.

Mais, quelle différence fondamentale y a-t-il entre l'intelligence humaine et les fonctions cérébrales des animaux? Chez l'humain, l'action est surtout axée vers le futur, d'où la faculté de projection dans le temps. Contrairement aux animaux, l'Homme est capable d'imagination et d'introspection, ce qui manifeste chez lui un degré beaucoup plus évolué d'intelligence. Seul l'Homme peut abstraire sa pensée et mettre à profit ses expériences passées pour mieux construire son futur. Alors que, chez les animaux, l'action est surtout déterminée par des besoins immédiats, ceux de la survie. Mais certains animaux jouissent d'un instinct se rapprochant passablement de la faculté d'organisation que l'on retrouve chez les humains. Plusieurs petits animaux accumulent de la nourriture et construisent des abris en fonction de leur reproduction. Pas si bêtes, ces petites bêtes!

Selon les lois de l'évolution, tout organisme vivant est potentiellement transformable par mutations génétiques. Et rien n'empêche cette puissance évolutive de changer ses fleurons. Pour le futur, l'humain ne possède aucune garantie de conserver son titre de *majesté* du monde du vivant. Car toute espèce fait partie de la course évolutive, de la compétition pour la survie. À ce jour, c'est la faculté intellectuelle qui semble être l'outil le plus efficace en faveur de la croissance démographique de notre espèce, de par sa grande capacité d'adaptation à tous les milieux géographiques et climatiques. Mais demain, quelle qualité adaptative dominera la planète? Serait-ce l'espèce qui se défendra le mieux contre les épidémies et la pollution?

Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que l'être humain, de par son intelligence, est sur le point de pouvoir manipuler son propre code génétique. Nous n'avons pas encore vu ce que l'Homme est capable de faire avec l'Homme.

CROYANCE OU SAVOIR ?

Ce qui s'avère être le plus pratique dans la vie de tous les jours, ce n'est pas de croire, mais bien de savoir. Étant donné que je sais que je ne sais rien, alors je sais tout. En effet, il n'y a vraiment rien à savoir puisque tout est relatif. Comme le disait si bien Jean Gabin dans un de ses monologues, lui qui pensait savoir durant une grande partie de son existence, c'est seulement rendu à l'automne de sa vie qu'il s'est aperçu que l'on ne sait jamais. Mais ça il le savait, maintenant.

Si nous passons outre cette prémisse, nous pouvons toutefois constater que la croyance a toujours eu un pas d'avance sur le savoir tout au long de l'histoire de l'humanité. Par ailleurs, même si les croyances sont parfois nécessaires pour soutenir les structures conceptuelles de la pensée humaine, ou encore pour aider à assumer son existence, il n'en demeure pas moins que le savoir empirique fondé uniquement sur l'expérience est de beaucoup supérieur quant à son utilité lorsque vient le temps d'accomplir des choses importantes. Donc, il ne faut plus croire, il faut savoir! Mais bien malin celui qui pourrait prétendre savoir vraiment.

Il existe toutefois une différence notable entre la croyance et le savoir. Lorsqu'on affirme croire en quelque chose ou, à quelque chose, c'est qu'au départ on n'en est pas tout à fait certain, parce qu'on dirait plutôt : *«je sais que»*. Par exemple on dit souvent : *«je crois qu'il va pleuvoir*

demain», ou encore : «*je crois que la chance sera de mon côté cette année*», mais on ne sait jamais si tout ça va se produire réellement. On aura beau croire que sa voiture va démarrer demain matin sous un froid sibérien de -25° Celsius, c'est seulement en tournant la clé de contact que l'on pourra savoir.

Le savoir est sans contredit beaucoup fiable, malgré que des erreurs puissent quand même se glisser car il n'y a rien de parfait ni personne d'infaillible, et qu'il est toujours plus prudent de se garder une certaine marge d'incertitude. Disons qu'il est plus raisonnable d'utiliser le savoir plutôt que la croyance. Lorsqu'on a des décisions sérieuses à prendre ou des projets d'envergure à réaliser, il est préférable de s'appuyer sur un savoir qui a déjà fait l'objet d'expériences sur le terrain, plutôt que d'y aller selon ses intuitions ou ses croyances. Ce faisant, on aurait moins d'occasions de se tromper. Et c'est toujours plus rassurant.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas à avoir honte de ne pas toujours savoir. Seuls les ignorants croient tout savoir. Et comme dit le proverbe : «*c'est en forgeant que l'on devient forgeron*». Il n'est pas nécessaire non plus de sombrer dans un scepticisme absolu puisque, de tout temps, croyance et savoir ont chevauché dans l'esprit des hommes à travers leurs multiples aventures sans pour autant les anéantir.

NOTIONS : Bien et Mal

C'est à partir des concepts *Bien* et *Mal* qu'une société organisée, civilisée et dite évoluée va faire appel pour juger la valeur d'une action ou d'une pratique. C'est aussi à partir de ces notions que nos institutions de justice vont décider si des mesures coercitives doivent être appliquées ou pas. Les notions de *bien* et de *mal* sont au coeur même de toute loi juridique ou civile. Elles font aussi partie de notre bagage culturel pour la plupart d'entre nous qui avons reçu une éducation à saveur religieuse ou doctrinaire.

Mais le phénomène n'est pas universel, car les notions de bien et de mal sont en fait des plus relatives. Il y a des actions et des pratiques qui peuvent être jugées *bonnes* ou *mauvaises* selon la culture de chacune des sociétés. Dans notre milieu par exemple, la pratique du cannibalisme serait jugée mauvaise. Alors que, chez certaines tribus, cette coutume est considérée comme bonne parce qu'il n'y a pas de gaspillage et que c'est pour eux une question de survie : la nourriture étant rarissime dans certaines parties du globe. Cette coutume fait aussi partie de leurs traditions, de leur culture. Pour un Musulman, manger de la viande de porc est un sacrilège, alors que pour nous cela ne cause aucun problème, et c'est si bon! Paradoxalement, la plupart des sociétés trouvent très *mal* de tuer son semblable. Mais en temps de guerre, l'État va couvrir de médailles les *bons soldats* qui auront pris le plus de vies et qui auront le plus souvent risqué la leur.

En réalité, l'humain n'est ni bon ni mauvais au départ. À notre naissance, nous étions «*blancs comme neige*» sans bonnes ni mauvaises intentions. C'est à partir de l'éducation que tout se joue bien souvent. L'entourage immédiat et le milieu social ont une influence capitale dans le développement de l'enfant. Et malgré toute la bonne volonté des éducateurs, on se demande pourquoi telle personne pose des gestes qui sont en dehors des règles établies par la collectivité.

On s'interroge sur la pertinence de certains comportements et on porte des jugements de valeur sur toute action non conforme aux moeurs et coutumes de la majorité.

Nous constatons que la violence et le crime sont de plus en plus présents dans nos sociétés. Mais attention! Personne d'entre nous n'est à l'abri de circonstances ou de situations qui peuvent se présenter sans que nous en ayons le contrôle absolu, et qui pourraient nous impliquer gravement. Je ne mets pas en cause ici tous les actes criminels, seulement une certaine catégorie, ceux que nous pouvons observer quotidiennement. Comme on le sait, l'être humain n'est pas foncièrement mauvais; lorsqu'il commet un geste déplorable, c'est que bien souvent il est perturbé psychologiquement ou en manque de quelque chose. Il peut s'agir aussi d'une simple question de survie. Les infractions dont il se rend responsable sont bien souvent des signaux d'alarme dans l'espoir de trouver l'aide qui pourrait enfin le libérer de sa détresse. Mais dans bien des cas, les secours se présentent après coup.

Supposons qu'un individu aurait commis un crime passionnel, un homicide involontaire par exemple, et dont sa dette à la société lui aurait imposé près de dix années d'incarcération. Après avoir purgé sa peine, il sort du pénitencier et décide d'aller faire une balade à pied dans un petit sentier le long d'une rivière, histoire de se remettre en contact avec la nature. Tout en se baladant, il aperçoit un jeune enfant en train de se noyer dans les rapides de la rivière. Il ne se pose même pas la question à savoir si le fait de secourir l'enfant pourrait avoir des conséquences dramatiques pour sa vie et se précipite directement à l'eau pour sauver celle du jeune. Avec beaucoup de chance, il réussit son sauvetage. Alors si nous avons vu cet individu agir, mais sans savoir qu'auparavant il avait commis un délit grave, comment l'aurions-nous jugé? Disons que ce geste héroïque n'aurait sans doute laissé personne indifférent.

Les notions de *Bien* et de *Mal* ont été conceptualisées et intégrées à notre culture par de sages personnes dans le but de maintenir un minimum de civilisation à l'intérieur de toute société organisée, sans quoi il n'aurait pas fait bon y vivre. La vie en société n'est possible qu'à partir d'une éthique individuelle et collective. C'est aussi en tant qu'humain, à travers les mutations évolutives de la civilisation, qu'il nous faut nuancer les notions de *bien* et *mal* à la mesure de notre capacité de comprendre la nature humaine avec ses forces et ses faiblesses.

LE SPIRITUEL : essence immatérielle ou activité cérébrale?

Nous avons l'habitude d'associer la conscience, la pensée, la réflexion ou encore la mémoire à une réalité dite spirituelle. Il faudrait peut-être commencer par se questionner à savoir : c'est quoi au juste le spirituel? Je défie quiconque d'essayer de répondre concrètement à cette question. Je ne parle pas ici de la spiritualité qui, j'en conviens, est d'un tout autre ordre et fait surtout référence à une certaine forme de philosophie d'où émanent différentes idéologies religieuses ou ésotériques. Je reviendrai à cette dimension un peu plus loin dans le texte.

Alors si on entre dans le domaine de l'activité cérébrale, que l'on appelle communément la pensée ou la réflexion, on a l'impression que cette pensée n'est pas matérielle. Elle nous apparaît plutôt comme étant *spirituelle*, c'est-à-dire non palpable. Et le phénomène se prête aussi à toute forme d'interprétation. Par exemple il n'est pas rare de qualifier de très spirituel celui ou

celle qui démontre une certaine habileté à répliquer spontanément. On dit alors qu'il est vif d'esprit. Quoi qu'il en soit, nous sommes encore assez loin d'une explication exhaustive du cerveau dans son ensemble, mais en neurophysiologie les recherches commencent à porter fruit.

En effet, on sait aujourd'hui que le cerveau humain est composé de milliards de neurones qui sont en interactivité les uns par rapport aux autres. Ces circuits sont activés au départ par des influences physiques extérieures qui les font se raccorder ou pas, selon la nature même des données qu'ils sont en mesure d'assimiler. La capacité d'assimilation des données est, en grande partie, reliée au degré d'évolution ou de complexité des systèmes neuronaux chez les espèces animales.

Le modèle le plus évident qui pourrait servir d'exemple analogue à la pensée ou à la mémoire est le support magnétique ou encore les circuits électroniques dans la mémoire d'un ordinateur. En utilisant une bande ou un disque, il nous est possible d'enregistrer une pièce de musique ou un programme logiciel. Après l'enregistrement, on ne voit aucune marque apparente sur le ruban ou sur le disque, mais la pièce de musique et les données numériques font partie intégrante du support, même si on ne les voit pas. De plus, ils n'ont aucune masse ni volume apparent. Mais les circuits magnétiques sont imprimés et bien réels, ce qui nous semble, de prime abord, assez mystérieux. Mais au niveau des sciences exactes, le mystérieux n'existe pas. Il existe tout simplement des phénomènes non expliqués.

La conception que l'on se fait de la dimension spirituelle n'est pas étrangère non plus à celle de la métaphysique. Elles sont toutes deux des échappatoires confortables pour la conception objective des faits. Elles sont aussi une incapacité d'assimilation du monde réel et matériel qui nous entoure. Comme nous pouvons le constater, l'imagerie ou les illusions mentales que nous, humains, avons l'habitude d'entretenir à propos des phénomènes qui dépassent notre compréhension, nous portent à les mystifier. D'où l'apparition de la dimension dite spirituelle qui, depuis des millénaires, biaise les données assimilables par les facultés cognitives de l'activité cérébrale.

Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, la sémantique du mot spirituel peut aussi être interprétée en tant que voie intellectuelle ou mystique pouvant mener à une certaine forme de spiritualité. Mais les sources de cette spiritualité on les connaît bien. Tout au cours de l'humanisation chez l'homme de la préhistoire, il y a de cela plus de vingt-cinq mille ans, des croyances mystiques se sont développées et le phénomène religieux est né. À l'origine, ces mouvements religieux furent alimentés par le sentiment de culpabilité lié à l'existence consciente.

Les Hommes d'alors devaient avoir terriblement peur des manifestations naturelles non comprises et non expliquées à l'époque, telle la foudre, les tremblements de terre, les volcans, etc. Les déchaînements de la nature étaient pour eux le châtiment d'une Autorité venant d'en haut : Dieu. Nul doute que ces Hommes préhistoriques, de par leur ignorance, se sentaient coupables d'exister. Ensuite s'est développée toute la panoplie des fautes commises qu'on devait se faire pardonner afin d'éviter la punition du *Grand Manitou*. On inventa alors la prière et le sacrement du pardon. Ce qui avait pour effet de pouvoir recommencer à commettre les mêmes fautes le lendemain, plutôt que de travailler à l'amélioration de ses comportements déviants.

Même de nos jours, nombre de gens entretiennent encore ce sentiment de culpabilité qui fait qu'on n'a pas le courage d'assumer pleinement son existence. Alors on se réfugie dans la spiritualité. Cette sphère psychologique capitonnée de ouate protège illusoirement les esprits fragiles contre la dure réalité de l'existence et des manifestations naturelles qui ne ménagent rien ni personne.

LAÏCITÉ contre symboles «offensatoires» (ostentatoires)

En ce début du troisième millénaire, la laïcité s'impose d'elle-même de par la montée grandissante du multiculturalisme un peu partout dans le monde. On peut difficilement comprendre que nombre de gens, encore de nos jours, aient besoin de croyances irrationnelles pour les aider à assumer leur existence et donner un sens à leur vie. Quoi qu'il en soit, l'évolution de la pensée humaine nous entraîne forcément vers de nouvelles philosophies mieux adaptées à notre monde actuel.

Pour plusieurs d'entre nous qui se sont affranchi de tout dogme religieux et qui entretenons un système de pensée plutôt rationnel, le phénomène des croyances nous *attriste* et nous *offense*. Il nous attriste de par les divisions et la violence qu'il engendre au sein de la grande communauté planétaire. Il nous offense aussi en interférant sur notre système de pensée rationnel qui a pour fonction d'assumer de façon autonome et responsable notre existence et de soutenir, par nos implications personnelles positives, celle des autres.

Certains croyants pensent que l'absence de croyances religieuses est un signe de désespoir qui empêche les gens de vivre heureux. Au contraire, l'athéisme et l'agnosticisme sont plutôt des indicateurs d'une bonne santé mentale. C'est facilement mesurable au sein des populations. Chez les croyants par ailleurs, on peut observer beaucoup plus de suicides individuels et collectifs de par le monde. Ici même en Amérique, quelques sectes religieuses nous en sont témoins durant les dernières décennies. À chaque année, le fanatisme religieux fait des milliers de victimes innocentes qui sont tuées au nom d'un dieu ou des dieux à travers la planète.

La laïcité n'est certes pas la panacée, mais elle peut tout de même dresser des balises contre les propagandes religieuses néfastes qui menacent présentement l'équilibre psychologique du genre humain. Soyons vigilants. Nul doute que la non-circulation des symboles religieux «offensatoires» dans nos institutions et sur la place publique serait un premier pas dans la bonne direction.

Nous sommes présentement en juin 2019. À l'instant même où j'écris ces lignes, le gouvernement du Québec est sur le point de faire adopter une loi sur la laïcité. Une loi qui interdit le port de signes religieux à tous les employés de l'État en position d'autorité dans notre société. À ce jour, il faut saluer le courage et la détermination de nos dirigeants provinciaux en espérant toutefois que l'application de cette loi se fasse selon les attentes de la majorité. Ce serait une excellente façon de faire évoluer le peuple québécois vers une meilleure identification de ses valeurs.

PSEUDO SCIENCES

Le but de la science n'est pas d'ouvrir la porte au savoir éternel, mais de mettre une limite à l'illusion éternelle. Ce n'est certes pas l'objectif visé par les dites *sciences occultes* par exemple. On qualifie plutôt ces dernières de fausses sciences de par leur manque de rigueur et dont l'investigation critique et scientifique de ces phénomènes paranormaux s'avère quasi impossible. Trop de spéculations irrationnelles émanent de ces allégations pseudo-scientifiques.

La science, la «vraie», n'a rien d'ésotérique puisque celle-ci repose sur des épreuves expérimentales, sur une recherche critique des phénomènes naturels et non sur des témoignages purement émotifs : témoignages qui n'ont aucune prise sur le réel. L'occultisme ne relève aucunement de la science, le paranormal non plus, bien que l'on emploie régulièrement le langage scientifique afin d'en rehausser la crédibilité. Il n'est pas rare de voir des gens qui se prétendent voyants, divinateurs, astrologues, parapsychologues ou ayant des *pouvoirs* paranormaux. Ce phénomène, tout comme celui des sectes religieuses, se répand dans tous les coins de la planète à une vitesse vertigineuse.

Mais qu'est-ce qui fait qu'un si grand nombre d'individus sont attirés vers ces manipulateurs de consciences? Se pourrait-il que certaines personnes deviennent de moins en moins capables de prendre en charge leur propre existence et que, pour fonctionner, elles auraient toujours besoin d'un guide spirituel ou d'un gourou qui leur dicterait quoi faire et comment le faire? Je vais tenter de répondre à ces questions.

D'abord nous sommes à une époque où la communication interpersonnelle se fait de plus en plus rare : l'individualisme gagne constamment du terrain. Presque plus personne n'a le temps d'écouter l'autre et la disponibilité est devenue une *denrée rare*. Autrefois il y avait le prêtre, ensuite les psychologues, maintenant ce sont les marchands de bonheur, les vendeurs d'illusions. Plus ça change, plus c'est pareil. De plus, les gens ont besoin qu'on s'occupe d'eux, qu'on leur parle et qu'on s'intéresse personnellement à eux. C'est peut-être la raison pour laquelle un si grand nombre de personnes prennent un plaisir fou à consulter des diseurs et diseuses de bonne aventure et à payer des sommes effarantes pour se faire prédire ce qui pourrait bien leur arriver dans l'avenir.

Mais supposons pour un instant que ledit «voyant» voit juste (coïncidence ou évidence) et annonce à son client que des événements heureux vont lui arriver et qu'en plus il lui en précise la nature. Alors quelle joie ce client pourrait-il en retirer s'il sait d'avance ce qui va lui arriver? Il se prive lui-même du plaisir de la surprise et de l'émerveillement qui, à mon avis, sont parmi les petites choses les plus agréables qui puissent nous arriver dans la vie.

Pour les événements heureux ça peut toujours aller. Mais qu'advient-il lorsqu'il s'agit de prédictions d'événements malheureux, qu'elles soient véridiques ou pas? Ce genre de prédictions ne peut qu'engendrer des angoisses insupportables du fait que quelque chose de tragique puisse leur arriver un jour. Inconsciemment sans doute, pour ne pas contredire la programmation de leur mental, il y a même des gens qui vont mettre en oeuvre un processus pour que la prédiction

se produise réellement. En d'autres mots, ils vont se jeter directement dans la gueule du loup. La prédiction s'étant concrétisée, cela aura pour effet de renforcer encore plus la croyance du phénomène paranormal.

Ne serait-il pas préférable d'ignorer l'avenir plutôt que de se tourmenter durant des semaines, voire des mois et des années, en attendant que toutes ces prédictions arrivent? Voilà pourquoi il est difficile de concevoir que des gens relativement intelligents pour la plupart, prennent un tel plaisir à consulter. Certains objecteront peut-être en disant que ce n'est pas pire que les prévisions de la météo ou encore l'horoscope du jour dans les quotidiens. Mais attention! Il ne faut surtout pas confondre le mot *prévision* avec *prédiction*. Car le premier indique que l'on prévoit quelque chose sans être certain que cela puisse vraiment arriver, alors que la *prédiction* prétend confirmer à l'avance la réalisation concrète d'événements dans le temps. Cette approche est sans contredit beaucoup plus dangereuse surtout à l'endroit de personnes vulnérables et quelque peu naïves.

Les charlatans du paranormal sont-ils vraiment conscients de la responsabilité qu'implique une telle pratique? Par ailleurs, ne pensez-vous pas que si les devins pouvaient vraiment connaître l'avenir, qu'il serait aussi en leur pouvoir de déceler les numéros gagnants de la 6/49 à chaque tirage et d'aller passer tous les hivers en Floride plutôt que de travailler de 9 à 5 dans des petits bureaux exigus ou dans leur sous-sol? Je ne doute pas de la sincérité de certaines personnes en particulier, mais ce que je trouve le plus malheureux, c'est qu'elles se trompent elles-mêmes et qu'elles en entraînent d'autres dans un processus pouvant les amener à un déséquilibre affectif profond.

Bref, nous vivons dans un monde où l'irrationnel prédomine sur le rationnel. De plus, lorsque les valeurs traditionnelles s'effondrent, les gens ont tendance à s'accrocher à des croyances les plus farfelues. Ce genre de crise n'est pas un précédent dans l'Histoire de l'humanité. De tout temps les Hommes ont traversé de grandes périodes d'angoisse existentielle en recherchant des réponses toutes faites ou prêtes à penser. Et nombreuses encore sont les personnes qui gobent presque tout ce qu'elles lisent dans les livres ou encore ce qui leur est présenté via les médias.

La critique analytique est quasi inexistante. On s'éloigne de plus en plus de la rigueur intellectuelle qui avait cours en Europe à la période de la *Renaissance* ou encore au *Siècle des Lumières*. Rares sont ceux aujourd'hui qui ont le courage de leurs convictions personnelles. La conscience collective (un esprit de groupe ou une mentalité de suiveurs), est devenue le refuge des faibles, c'est-à-dire les personnes les plus vulnérables à la manipulation charlatanesque. En d'autres mots, on ne sait plus penser, raisonner, voire philosopher. Il faudra donc encore tout recommencer.

MÉDECINES DOUCES

Les médecines parallèles, communément appelées médecines douces, sont pratiquement inefficaces parce que trop douces justement. Tout comme la plupart des psychothérapies de «l'ère du verseau», ces approches dites globales sont tellement douces qu'elles ne donnent aucun

résultat de guérison observable ni vérifiable. Donc, aucune efficacité significative lors de traitements curatifs d'un état pathologique identifiable.

Ce qui fait la grande popularité de ces médecines parallèles, contrairement aux médecines traditionnelles, c'est que leurs méthodes thérapeutiques d'application ne peuvent en aucun cas faire l'objet d'analyses critiques vraiment sérieuses. Ces méthodes quelque peu ésotériques se pratiquent généralement en milieu fermé, c'est-à-dire qu'elles ne s'exposent d'aucune façon à la rigueur expérimentale de la science moderne. Les pratiques utilisées ne se prêtent guère non plus à l'investigation scientifique. Elles font surtout appel à la dimension irrationnelle de l'être, à sa naïveté, à sa vulnérabilité et à la crédulité des gens qui y recourent.

La croyance et la confiance aveugle suffisent à elles seules à déclencher chez des individus une attirance irrésistible vers ce genre de consultations populaires qui ne donnent rarement les résultats espérés. Toutefois, ces états psychiques irrationnels que sont la confiance et la croyance peuvent activer un procédé chimico-neurologique relativement réparateur de certains maux passagers ou imaginaires. L'impression de soulagement est entretenue par un mécanisme d'autosuggestion qui fait croire que la douleur s'estompe. Ces états psychiques parfois ressentis par les consultants sont renforcés par les intervenants qui n'ont d'autre but que celui d'entretenir chez leur client une pensée magique, c'est-à-dire le désir d'une guérison quasi miraculeuse. Mais cette forme d'anesthésie «naturelle» n'est que temporaire et n'a aucune propriété vraiment curative pour les cas sérieux.

Il en va aussi d'un phénomène social lié au mode de vie contemporain. L'aliénation collective d'une société de consommation comme la nôtre fait que les gens non avertis deviennent de plus en plus vulnérables aux manipulations charlatanesques. On le sait, plus personne aujourd'hui n'a le temps d'écouter l'autre (même notre médecin de famille). Et comme les gens ont besoin qu'on s'occupe d'eux, alors ils vont rechercher la personne disponible qui va prendre le temps de les écouter, de les toucher, de leur imposer les mains en leur disant que tout va bien aller maintenant. Et les voilà rassurés jusqu'à la prochaine séance, car il y a presque toujours une autre séance.

L'apport le plus significatif des médecines douces se manifeste surtout au niveau psychologique et social. Pour toute personne souffrant de maux causés par la solitude ou l'isolement par exemple, le seul fait de se déplacer pour rencontrer d'autres personnes en milieu social est déjà une thérapie en soi, et bien souvent plus efficace que le traitement lui-même en cours de thérapie. Les rencontres sociales, soit dans un cabinet privé, soit en groupe lors d'une thérapie sont sans aucun doute bénéfiques moralement pour des individus vivant seuls ou dans un milieu relativement isolé sans possibilité de communication interpersonnelle.

En fait, lors des périodes où le niveau de chômage est très élevé dans les sociétés, il est tout à fait acceptable que des gens offrent des services de luxe aux mieux nantis. Sauf que la sollicitation de masse touche aussi les gens moins fortunés. Mais, il en va d'un partage stratégique mais volontaire des richesses et des services. Par conséquent, il serait imprudent d'avancer l'hypothèse selon laquelle l'exode vers les médecines douces aurait un effet néfaste pour la société dans son ensemble. De toute façon, lorsque survient une maladie sérieuse ou grave, rares sont ceux qui hésitent à reprendre contact avec les médecines traditionnelles.

LA NATURE : phénomène imperfectible

Nous humains avons la possibilité d'entrer en communion avec la nature de différentes façons. Soit à partir des sens (esthétiquement, sensuellement), soit à travers nos émotions (émerveillement). On peut aussi l'interpréter rationnellement, c'est-à-dire chercher à la comprendre et à découvrir ses processus d'activité par le raisonnement, la logique.

Dans le cadre des activités intellectuelles concernant la recherche scientifique dans le but de mieux saisir l'expression de la nature, il y a certains questionnements qu'on doit pourtant écarter. Ne serait-ce que par simple souci de rigueur, car toujours vaines sont les interrogations qui font appel à la sensibilité de l'être. Par exemple, il est tout à fait inutile de se poser la question : *Pourquoi* la nature existe-t-elle dans toute sa splendeur?

Jusqu'à présent, personne n'a pu répondre à ce genre de question, et si on tente d'y trouver une explication quelque peu significative, elle est rarement satisfaisante pour un esprit avide de connaissances concrètes. Car cette préoccupation existentielle comme vision subjective du monde sollicite beaucoup plus le côté émotionnel que le raisonnement. La nature est une réalité matérielle qui stimule l'imaginaire et provoque la faculté de conceptualisation, mais ces concepts ne sont pas toujours rationnels.

Par contre, on peut s'interroger à savoir *comment* la nature fonctionne. Il est sans doute beaucoup plus facile de répondre à cette question parce que nous, humains, avons les facultés intellectuelles pour théoriser et abstraire, ainsi que les outils nécessaires pour mesurer et quantifier certains phénomènes se rapportant à la nature dans son ensemble. De toutes les espèces animales, l'Homme est le seul capable de maîtriser son environnement et de s'y intégrer presque totalement. Son pouvoir sur la nature il le doit à sa recherche et à ses connaissances relativement précises de son milieu naturel.

Ce faisant, il ne faudrait pas pour autant prétendre résoudre tous les problèmes de l'humanité car, tout comme l'Homme, la nature n'est ni parfaite ni imparfaite, elle ne fonctionne qu'à travers ses lois, ses forces et ses limites. Elle et nous par exemple, car nous sommes aussi des phénomènes de la nature, sommes incapables d'atteindre le zéro absolu (la perfection). Pour s'en convaincre, il suffit de regarder dans un microscope la pointe d'une aiguille ou le tranchant d'une lame de rasoir. On peut facilement observer que la pointe ou le tranchant de l'objet est difforme et contrefait. On aura beau aiguïser davantage ces outils, ceux-ci demeureront toujours aussi imparfaits.

Nous savons aujourd'hui que les éléments de la nature sont composés essentiellement d'atomes. Ces soi-disant particules élémentaires sont en interaction les unes par rapport aux autres et ne peuvent, par conséquent, se figer dans le temps et dans l'espace. En physique moderne toutefois, on affirme que dans une *chambre des quanta*, dans un espace suffisamment clos, tout corps possède un certain mouvement résiduel au zéro absolu. Mais s'agit-il tout au plus d'une simple théorie contemplative qui cherche à réintégrer une nouvelle métaphysique d'un monde perfectible (Dieu est parfait). Cette théorie ne peut tenir la route puisque, au sein même

de tout phénomène naturel, le principe d'absolu ne fait pas force de loi.

Si l'on reprend notre exemple du haut, pour que notre aiguille soit parfaite ou qu'elle atteigne le zéro absolu, il faudrait que sa pointe se termine par un seul atome fixe dans sa terminaison la plus fine. Les atomes étant en perpétuel mouvement dans les éléments naturels, et ce, en toutes circonstances, il est donc impossible pour la nature ainsi que pour ceux qui la manipulent, c'est-à-dire nous les humains, de produire ou de fabriquer des objets parfaits ou d'essayer d'atteindre le zéro absolu. L'idée de perfection est une utopie et le principe d'absolu une illusion. Il ne nous reste plus maintenant qu'à composer avec la réalité de tous ces phénomènes naturels, si imparfaits puissent-ils nous paraître.

LES EXTRATERRESTRES

Il nous est «révélé» aujourd'hui que la croyance dans les êtres venus d'ailleurs est le présage d'une religion universelle des générations futures. On attend la venue des extraterrestres, tout comme jadis on attendait la venue d'un Messie.

Nombre de gens sont constamment à la recherche de l'insolite ou du merveilleux qui, pour eux, est indispensable comme structure mentale irrationnelle, faute de pouvoir analyser de façon objective les probabilités et improbabilités des phénomènes. Et ceux et celles dont les croyances religieuses traditionnelles ne collent plus vraiment à leur univers fictif intérieur, ne tardent pas à se créer de nouveaux concepts ou de nouvelles projections afin de continuer à nourrir la psychologie des émotions, en passant par l'imaginaire.

Mais si l'on prend connaissance des dernières études scientifiques en astronomie qui énoncent comme mesure de distance en année-lumière le trajet entre deux systèmes solaires, alors on serait probablement moins convaincu des visites possibles de voyageurs de l'espace. Sans compter tous les obstacles (comètes, astéroïdes, nuages de poussière de roche, etc.) que pourraient rencontrer ces aventuriers de l'espace.

Par ailleurs, il est tout à fait pertinent de supposer qu'il puisse y avoir de la vie sur d'autres planètes. Mais de prétendre que de la vie extraterrestre nous rend visite régulièrement, c'est pratiquement irrecevable, et en théorie, et en pratique. De plus, advenant que l'on puisse détecter un jour d'autres formes de vie et ce, dans un autre système solaire, il n'est pas assuré que nous la reconnaissons en tant que vie, ni qu'elle nous reconnaisse.

Il n'y a sans doute aucun danger à rêver aux extraterrestres et à s'évader dans l'imaginaire, la fantaisie ou la fiction. Cette forme de projection mentale est plutôt amusante si l'on prend en compte le plaisir qu'en retirent les enfants lorsqu'ils visionnent des films du genre à la télévision ou au cinéma. Après tout, ne faut-il pas laisser rêver les enfants?

ORDRE UNIVERSEL ET LOIS COSMIQUES

De tout temps, les humains ont inventé un vocabulaire approprié à ce qu'ils voulaient

définir, selon la perception qu'ils avaient de certains objets et manifestations de la nature venant de leur environnement terrestre ou céleste. Ils interprétaient les faits ainsi que les événements dans un langage assez particulier, à travers un esprit imaginaire et susceptible de révéler ces faits et ces observations comme étant des réalités objectives, subjectives, voire même métaphysiques.

Encore de nos jours, on entend souvent parler de lois universelles ou d'ordre cosmique qui auraient pour fonction de régir toute manifestation, qu'elle soit du domaine du monde du vivant ou plus spécifiquement de l'organisation complexe de la matière depuis le «Bing Bang» initial. À première vue, toutes ces *lois* nous semblent se manifester dans un *ordre* bien établi et même programmé dans un but ultime. Un peu comme si la complexité de la matière était le mécanisme par lequel devrait surgir une certaine perfectibilité absolue que nous humains appelons conscience individuelle.

Une conscience donc (ou un esprit) à fois inaliénable et éternelle qui serait issue d'une organisation complexe de particules élémentaires qu'est la matière qui compose le monde du vivant. Mais s'il en était ainsi, le processus de dégradation des éléments énergétiques, telle la mort de toute espèce par exemple, soit animale soit végétale, serait inexistant. Car une conscience en devenir qui aurait pour dessein un état de perfection absolue ne pourrait par conséquent subir une telle régression dans le temps et dans l'espace. Alors comment peut-on vraiment concevoir que ces soi-disants *lois* et *ordre* puissent réellement être définis dans le cadre d'une réalité métaphysique?

Il serait alors tout à fait justifié à mon avis de changer les mots *lois* et *ordre* par : *«manifestations aléatoires du grand mouvement des particules élémentaires qui auraient pour effet de provoquer les multiples changements de processus d'activité des structures énergétiques régissant tout notre univers»*. Il en va évidemment d'une réalité qui se situe en dehors de toute conception qui fait appel à la sensibilité de l'observateur et à ses croyances irrationnelles révolues. En dehors et plus pertinente sans doute car cette représentation rationnelle de la matière en activité semble beaucoup mieux ajustée à notre univers mental du troisième millénaire.

C'est bien sûr que nous sommes aussi des êtres de sensibilité et d'émotion, et qu'il est plus agréable à l'oeil de voir une fleur s'épanouir plutôt que de la voir se faner! Nous avons aussi une perception assez particulière et personnelle pour ce qui est de la beauté ou de la laideur, du bien ou du mal, du vrai ou du faux. Tous ces phénomènes sont imputables à la dimension irrationnelle et sensible de l'être humain, mais qui n'a aucune résonance avec le monde du réel. Tout comme l'espace et le temps ne sont que des outils de mesure inventés par l'Homme pour mieux se situer dans son environnement, infini, absolu, vérité et réalité sont aussi des notions abstraites insaisissables par les sens.

À l'échelle de l'univers par contre, la nature suit son cours et se manifeste à travers différents processus d'activité énergétique, tout simplement. Et tout s'inscrit dans le grand mouvement universel, dans un éternel brassage aléatoire sans loi ni ordre prédéterminé. Oui, l'univers se prête au jeu du hasard et se manifeste à travers un chaos presque total, mais qui donne lieu à l'occasion à de petits îlots d'organisation de la matière dont est issu le monde du vivant, y compris nous, les humains.

Y a-t-il là de quoi se lamenter? Pas du tout puisque nous sommes nous-mêmes partie intégrante de cette énergie universelle en perpétuelle transformation. Notre corps dit matériel n'est en fait qu'une simple expression de la nature. Une masse de particules élémentaires relativement dense mais éphémère que nous appelons énergie biologique active. De par un processus complexe de transformation, cette énergie devient passive (mort du système biologique) lorsqu'elle cesse de s'alimenter à d'autres sources d'énergie.

ÉNERGIE UNIVERSELLE

L'énergie universelle nous apparaît comme ayant toujours existé. Et tout nous porte à croire qu'elle existera toujours. Comme il a déjà été dit : *«rien ne se crée, rien ne se perd dans l'univers, tout n'est que transformation»*. Cette énergie est tantôt passive, tantôt active, de par l'interaction des éléments dont elle est constituée. On peut donc concevoir notre univers actuel comme étant une masse d'énergie active. Active parce qu'elle est en mouvement et en transformation. Mais il fut un temps où toutes les particules élémentaires de notre univers étaient fusionnées en un seul point, avant la grande explosion initiale. On aurait pu parler alors d'une masse énergétique passive.

Lors d'une manifestation des forces nucléaires de cette masse énergétique, que l'on nomme encore aujourd'hui «Bing bang», il s'est produit différentes transformations au niveau de la matière en expansion. Avec le temps, et après avoir atteint une température et un environnement relativement stable permettant l'émergence de nouvelles structures énergétiques, alors différents phénomènes n'ont pas tardé à se manifester. Toute cette énergie qui était à l'origine plutôt passive, voilà que maintenant il est possible pour elle de s'exprimer à travers des formes de vie les plus diversifiées. Ces structures énergétiques pouvant se traduire dans un langage d'usage comme étant le règne minéral, végétal ou animal.

De façon comparative, il pourrait s'agir d'un semblable processus lors de la conception d'une nouvelle vie humaine par exemple. Ce ne sont pas les parents qui «fabriquent» le bébé qui va naître, mais plutôt l'embryon qui se structure lui-même à partir de ces énergies passives qui sont la semence du père et les ovules de la mère. Ces petites masses d'énergie passive étant dans un environnement permettant l'auto-structuration qui est, dans le cas présent, l'utérus de la mère, vont poursuivre leur développement tant qu'elles auront un apport d'oxygène et de nourriture nécessaire à leur croissance. À partir de tous ces éléments, le futur bébé «travaille» tout seul. Il se structure lui-même dans la mesure où son environnement lui permet de se réaliser, tout comme l'univers lors de son évolution initiale.

Pour simplifier ou compliquer un peu les choses, on pourrait comparer le début de l'expansion de l'univers et de la vie, à l'éclosion d'un grain de semence. Disons un grain de blé. La semence représente ici une masse d'énergie passive très dense, tout comme l'univers en un seul point avant le «Bing bang». Semons à présent le grain de blé en terre. Celui-ci étant en contact avec la chimie des forces naturelles environnantes, comme le terreau, l'eau, l'oxygène et la chaleur, il va exploser un peu comme cette masse d'énergie passive au début de l'univers. Toute cette énergie étant libérée, ce gain de blé commence alors à s'auto-structurer pour ensuite devenir une belle gerbe de blé. Il en irait de même pour l'univers et ses multiples manifestations.

On aura sans doute remarqué ici l'approche philosophique du phénomène. D'ailleurs toutes les grandes théories scientifiques *sont* de la philosophie. Par exemple la théorie de la relativité ainsi que celle de l'explosion initiale de l'univers sont des approches purement philosophiques. Il en va de même de la théorie des particules élémentaires. Ce sont en fait des épiphénomènes qui se manifestent à l'intérieur du grand mouvement universel dont l'Homme tente d'en connaître le fonctionnement.

L'Histoire nous démontre que toute théorie scientifique est appelée à être remplacée par une autre tôt ou tard, comme ce fut le cas depuis toujours. En attendant la science infuse d'une réalité objective, si toutefois elle nous est accessible un jour, il est tout de même permis de philosopher un peu.

L'UNIVERS ET L'HOMME

C'est quoi l'univers?

L'essence de l'univers : ce sont les particules élémentaires.

Le principe premier de tout l'univers : c'est le mouvement.

La vérité de l'univers : c'est le mouvement des particules.

Tout autre « vérité » n'est que spéculation irrationnelle.

Le sens de l'univers : c'est le sens unique sans retour.

Trois questions existentielles se posent : *D'où viens-je? Qui suis-je? Où vais-je?*

Première question : d'où viens-je?

Réponse : je viens de partout et de nulle part puisque j'ai toujours été partie intégrante de cette énergie universelle qui forme le grand tout, le grand mouvement.

Deuxième question : qui suis-je?

Réponse : je suis tout et rien à la fois puisque j'ai toujours été et serai toujours particules élémentaires du grand mouvement.

Troisième question : où vais-je?

Réponse : je vais partout et nul part puisque je fais déjà partie intégrante de ce tout qui m'apparaît si grand même dans son infiniment plus petit.

Lors d'investigations portant sur l'univers dans son ensemble, science et philosophie se confondent. En astrophysique, la théorie de l'expansion de l'univers, le «Bing Bang» initial, est en quelque sorte une théorie des plus primitive et peu significative malgré l'importance qu'on lui accorde au sein de la communauté scientifique. Car à l'échelle des univers, cette relative expansion n'est en fait qu'un épiphénomène du grand mouvement, du grand tout. Par exemple les fins fonds de l'univers observable par le télescope *HUBBLE* représentent une infime partie d'un corpuscule cosmique qui participe à l'évolution de la mécanique ultra-universelle. Et les amas de galaxies ne forment que les membranes d'une structure énergétique énormément plus vaste.

Au-delà de l'univers observable, on n'y retrouve rien de plus que le principe d'incertitude. À cette échelle supra-macroscopique, les théories scientifiques deviennent de la philosophie. Alors une autre question se pose : où se situe l'Homme par rapport à l'univers? Dans l'univers nous nous situons quelque part entre l'infiniment grand et l'infiniment petit d'un système énergétique dont nous ne connaissons pas encore la nature de son expression, mais qui pourrait nous être révélée sous forme liquide, solide, animale ou végétale, où encore les quatre réunies au sein d'un même système.

En effet, la nature peut s'exprimer à travers une multitude de formes énergétiques. Prenons pour exemple un milieu qui nous est familier, le monde du vivant. C'est-à-dire toutes les espèces connues sur notre planète ainsi que les éléments qui les composent. Si l'on observe le monde animal, on y retrouve la présence des quatre éléments mentionnés plus haut. La forme animale étant l'animal lui-même. On remarque aussi que l'organisme est composé d'environ 80% de liquide. Quant à la forme solide, on la retrouve dans les os, les dents et les ongles. Enfin les cheveux ou les poils se rapprochent davantage de la forme végétale. Après ces observations, conviendrait-il de considérer les structures énergétiques des espèces animales, y compris l'Homme, comme un ensemble de petits univers en soi.

Toute réflexion faite, on peut aisément reconnaître que l'humanité en n'est présentement qu'à ses débuts dans ce domaine de recherche portant sur l'univers dans son ensemble. Nous évoluons présentement à l'ère de l'Alpha et de l'Oméga. La méthode la plus efficace pour l'Homme du troisième millénaire, s'il veut percer les «mystères» de l'infiniment grand, serait-il de passer par l'infiniment petit? Pour le moment on a très peu d'instruments pour reculer les frontières de l'inconnu, à part bien sûr notre intuition qui, pour l'instant, peut toujours se prêter à des spéculations théoriques ou philosophiques.

Mais, à travers nos plus fines conceptualisations, on pourrait toujours avancer l'hypothèse que tout ce qui surgit en nous fait partie de l'expérience de l'univers. L'univers vit en nous une expérience, une situation. Nous sommes pour ainsi dire porteurs d'infiniment grand et d'infiniment petit. Mais tous nous participons actuellement à un moment infiniment court dans le temps de l'univers. D'où l'importance de développer une sagesse nous permettant de vivre pleinement cette existence-ci.

ÉVOLUTION HISTORIQUE DE L'HOMME

Si on se réfère au monde du vivant, il est tout à fait légitime de poser la question à savoir si l'évolution tend vers l'amélioration des espèces, et plus particulièrement, de la condition humaine. Alors pourrait-on dire que les civilisations d'aujourd'hui sont en meilleure situation que celles d'il y a plusieurs milliers d'années?

Force est de constater au départ que l'évolution biologique tend à se manifester pour une plus grande adaptation à son environnement. Il en serait de même pour toute espèce vivante sur notre planète. Par conséquent, les transformations les plus évidentes et observées au fur et à mesure que les espèces vivantes évoluent pour s'adapter, sont considérées par le fait qu'elles

tendent à devenir de plus en plus complexes, d'où une certaine évolution. Je dis bien *certaine évolution* car, à partir d'une vision plus rationnelle du phénomène, la complexité peut être perçue comme une illusion, où encore comme une utopie.

Quoi qu'il en soit, à partir de la révolution néolithique, lorsque le nomadisme céda la place au sédentarisme, l'adaptation de l'Homme à son environnement fut un pas décisif dans toute l'Histoire de son évolution. Mais pour les humains d'alors en quête d'évolution progressive, il n'était donc pas question d'en rester au stade de l'adaptation biologique. Alors l'évolution culturelle remplaça presque radicalement l'évolution biologique. Ce faisant, l'Homme n'est plus prisonnier de son environnement: il peut le modifier et le transformer selon ses désirs et ses besoins.

Or, l'Homme au cours de son évolution culturelle a réussi à contrôler et dominer presque tous les animaux de son entourage (par le développement des outils et objets de chasse). Les animaux de la planète n'étant plus un obstacle pour lui, son agressivité s'est alors retournée vers son semblable qui possédait plus que lui, ou qui représentait un danger pour son confort et sa sécurité. La soif du pouvoir, l'orgueil ainsi que la compétition entre les peuples ont été les principaux facteurs motivant les humains à inventer une technologie de plus en plus sophistiquée.

La marge d'évolution qu'il y a présentement entre les humains et tout autre espèce animale, c'est que les humains sont devenus les champions de la complexité (culturelle). Mais cette habitude de vouloir toujours ajouter à ce que nous entreprenons n'est pas nécessairement mauvaise en soi. En voulant constamment apporter de la complexité, ou encore de la créativité dans nos activités, cela a pour effet d'améliorer sans cesse la qualité et l'efficacité, tout en transcendant nos limites pour aller au bout de nos possibilités. Malgré les travers de la personne humaine, ses réalisations demeureront toujours une noble entreprise et son évolution une singulière aventure.

DEVRAIT-ON CHANGER LE MONDE ?

La plupart des gens que je connais souhaitent un monde meilleur. Le monde dans lequel ils vivent ne semble pas les satisfaire vraiment. On désire fortement transformer ce monde parce qu'il ne convient pas à ce qu'on voudrait qu'il soit. On s'interroge à savoir s'il était possible de l'améliorer, de le rendre meilleur, etc. D'où l'idée de vouloir changer le monde.

D'abord, cette idée de vouloir changer le monde fait surtout référence à une vision beaucoup plus idéaliste que réaliste. On semble oublier aussi que le monde n'est pas, et n'a jamais été une structure inerte, statique. Notre monde n'est pas coulé dans le ciment. Alors, comment pouvons-nous prétendre changer un monde qui est déjà en perpétuel changement depuis des millions d'années, un monde qui pourtant se transforme et qui évolue constamment?

Le monde est ce qu'il est et ne pourrait être autre chose que ce qu'il est. S'il est ce qu'il est, c'est qu'il ne peut être autrement. Il serait vain d'essayer de changer un monde qui a mis des millénaires à se construire tel qu'il est présentement. Je comprends que, pour d'aucuns, il est sans

doute difficile de concevoir réellement ce que représente depuis la nuit des temps une évolution biologique et culturelle. Quelques milliers d'années pour l'humanité ne représentent qu'une infime partie de son évolution. Et ce n'est pas en quelques siècles qu'on pourra percevoir une transformation réellement significative. Les modes culturelles changent, mais la nature de l'Homme demeure sensiblement la même.

Bien que difficilement mesurable, notre monde va continuer de se transformer indéniablement. Mais, cette transformation n'est pas garante d'un monde meilleur ou pire que ce qu'il est maintenant. Tout comme par le passé, le monde à venir sera ce qu'on en aura fait, tout simplement. Et la qualité de ce «nouveau monde» ne sera appréciée qu'à partir des jugements de valeur des gens de cette époque. Il en va de même pour nous présentement dont les valeurs sont relatives à chacun.

Personnellement, je considère que ce monde dans lequel nous évoluons est parfaitement bien ajusté à ce que nous sommes. Pourrait-il réellement en être autrement? Penser qu'il pourrait en être autrement, ce serait se renier soi-même et être perpétuellement en lutte contre la vie. Bref, ce monde est à notre image et cette image reflète fidèlement notre véritable nature. J'en suis très satisfait de cette nature et je ne voudrais qu'elle soit autre chose que ce qu'elle est.

Par ailleurs, libre à chacun d'entre nous de travailler sur ses comportements et attitudes. Il y a toujours place pour amélioration. Ce cheminement personnel est souvent nécessaire et les résultats qui s'en dégagent ne peuvent que se refléter sur l'ensemble de la collectivité. Il s'agirait sans doute d'un élément positif de transformation pour les gens de son milieu. Tout comme les *vices*, les *vertus* sont parfois contagieuses.

Je pense que l'important, c'est de vivre en harmonie avec la vie, apprendre à composer et à vibrer avec elle au même diapason, peu importe la nature de son expression. Ma pensée de tous les jours : *«faire de ma vie personnelle une véritable oeuvre d'art, même si je demeure seul à la contempler»*.

Merci d'avoir pris le temps de me lire



Confidences, questionnements et mot de la fin

Pendant les trente-cinq dernières années de mon vécu jusqu'à maintenant, j'ai toujours voulu faire de ce petit ouvrage, l'oeuvre de ma vie, un joyau personnel, tout en demeurant constamment honnête et intègre avec moi-même. Je pense que c'est bien réussi et j'en suis très fier de cette belle réalisation.

Toute ma vie durant par ailleurs, je me suis buté constamment à la dimension irrationnelle de l'être humain. Mais, toujours je me devais de la respecter et de l'accepter, car ce serait se renier soi-même puisqu'elle fait partie de notre vie de tous les jours. Et par quelle Autorité m'accorderais-je le droit de juger et de vouloir changer les valeurs d'autres personnes,

même si elles émanent de l'aspect spécifiquement émotionnel de l'être? Par quelle Autorité aussi m'accorderais-je le droit d'essayer de changer les mentalités et les cultures? Une chose est sûr toutefois. C'est bien évident que nous sommes des êtres de sensibilité et d'émotions, mais nous, humains, possédons aussi cette grande capacité de rationaliser notre pensée, nos perceptions et motivations émotionnelles. Alors, pourquoi ne pas s'en servir?

Comme dit le vieil adage :

« Nul n'est prophète dans son pays »

~ Et encore moins sous son « tipi » ~

Du haut de mon estime de soi, il m'arrive parfois de me prendre pour un autre, mais l'autre c'est toujours moi-même. Bien que cet ouvrage ne prête le flanc à aucune critique puisqu'il ne véhicule que des évidences, il se peut toutefois que certains de mes propos vous aient dérangés. Si mon discours a provoqué chez vous quelconques déceptions, c'est que vous avez sans doute quelque chose de mieux à proposer. Alors, apportez-moi s'il vous plaît quelques éléments de réflexion qui pourraient m'aider, soit à modifier soit à renforcer mes convictions personnel.

Pour communiquer avec l'auteur :

Téléphone : 581-981-1706 ~ Courriel : benoit.otis@outlook.com

